

FLUX

REGARDS PAR-DESSUS LA FRONTIÈRE

PHOTOGRAPHIES DE
LAURENCE BONVIN
MICHEL DELAUNAY
JULIE LANGENEGGER
LOAN NGUYEN
PIERRE VALLET

TEXTES DE
DENIS DE ROUGEMONT
BERNARD DEBARBIEUX
BLAISE HOFMANN
JOËLLE KUNTZ

infOLIO

FLUX

REGARDS PAR-DESSUS LA FRONTIÈRE



Ouvrage placé sous l'égide du Conseil du Léman (<http://www.conseilduleman.org>)

Direction éditoriale *///* Pierre Starobinski

Collaboration scientifique *///* Daniel Girardin, Conservateur du Musée de L'Elysée, Lausanne

Graphisme *///* Anne Hogge Duc, atelier anaho, Cully-CH

Assistance éditoriale *///* Sylvie Galland

Editeur *///* Frédéric Rossi – Editions Infolio, Goillon-CH

© Editions Infolio et Conseil du Léman

FLUX

REGARDS PAR-DESSUS LA FRONTIÈRE

PHOTOGRAPHIES DE
LAURENCE BONVIN
MICHEL DELAUNAY
JULIE LANGENEGGER
LOAN NGUYEN
PIERRE VALLET

TEXTES DE
DENIS DE ROUGEMONT
BERNARD DEBARBIEUX
BLAISE HOFMANN
JOËLLE KUNTZ

inFOLIO

LES FRONTIÈRES SONT OUVERTES

Quand nos parents étaient enfants, la frontière franco-suisse constituait le mur d'une forteresse qu'il fallait garder. L'armée suisse, fusil à la main, veillait sur des miradors ou au fond des bunkers qui parsèment encore de manière incongrue la campagne de Ste-Croix, mon village. *///* Pendant mes premières années, la douane restait une institution respectée, voire redoutée. A chaque passage, les visages étaient scrutés, les passeports épelés; parfois le coffre et les valises faisaient l'objet d'une fouille un peu embarrassante. De cette époque, nombre de personnes de ma génération ont gardé un réflexe: ils préparent fébrilement leurs papiers d'identité à quelques kilomètres du poste; ils se sentent presque déçus de ne trouver plus personne à qui les tendre. La frontière n'est même plus une formalité, juste un édifice aussi démodé que les ouvrages de la Seconde Guerre mondiale. *///* Plus éloquentes que maints discours, les photographies de «Flux» montrent une frontière devenue ouverte. Tout en restant un lieu singulier, elle ne constitue plus un obstacle. L'exposition témoigne de ce fait. Les Suissesses et les Suisses, singulièrement romands, ont d'ailleurs officialisé cette ouverture en accep-

tant sans ambiguïté le 8 février 2009 de reconduire la libre circulation des personnes entre la Suisse et l'Union européenne. *///* Les esprits inquiets attribuent nombre de maux à cette ouverture nouvelle: chômage, pressions sur les salaires, cambriolages, insécurité... Les autres au contraire y voient la clef de notre prospérité présente et future. Pour ma part, j'y perçois surtout la possibilité d'échanges. *///* Les photographies réunies ici ne constituent pas un ensemble de reportages, mais bien plutôt une suite d'évocations poétiques de la frontière. Chaque artiste nous offre son regard singulier, mais l'ensemble forme un tout cohérent. En particulier, un aspect me frappe: toutes ces photographies ne provoquent pas les mêmes réactions suivant qu'elles sont regardées par un Suisse romand ou par un frontalier. *///* Les sujets de photographie évoquent certes pour chacun d'entre nous le passage: ce sont le plus souvent des endroits que nous traversons sans nous arrêter. Mais, pour les Suisses romands, le bateau de la Compagnie Générale de Navigation, le poste de douane et la route enneigée du Jura évoquent le loisir ou le départ en vacances. Pour le frontalier, les mêmes clichés renvoient au labeur quotidien.

C'est juste le chemin de leur travail. Mêmes lieux, perspectives inverses. *///* Le chez soi et l'ailleurs resteront les mêmes pour chacun et la découverte qu'un lieu peut susciter des échos si différents continuera à provoquer la surprise. A cet égard, les photographies réunies ont cette vertu qu'il faut saluer: les émotions qu'elles soulèvent invitent à se mettre à la place de l'autre. C'est une clef de la compréhension qui assure la tolérance mutuelle. *///* Ces clichés montrent, souvent implicitement, que nombre d'entreprises suisses puissent chaque matin leurs forces vives dans les trains, les bateaux et les voitures venus de l'autre côté du Lac Léman. Sans ce flux et reflux quotidien, magasins, usines et bureaux auraient un autre aspect. Beaucoup seraient vidés de leurs travailleurs. *///* Ce livre ne s'adresse pas à ceux qui aimeraient réarmer la frontière pour mieux la fermer, mais bien à ceux qui acceptent que le monde change, que les regards se croisent et que les flux nous enrichissent jour après jour. Ces derniers ont sans doute raison. Car c'est par ces rencontres et ces mélanges que le Bassin lémanique franco-suisse s'est construit depuis la plus haute antiquité, époque dès laquelle se croisaient les routes nord-sud et est-ouest de

l'Europe occidentale. C'est également par ces flux que notre région se construira à l'avenir, j'en suis convaincu. Je souhaite que la frontière reste la frontière; je souhaite surtout qu'elle reste la frontière ouverte qu'elle est devenue.



/// Le Conseil du Léman, instance de collaboration transfrontalière franco-suisse formée par les Cantons de Genève, du Valais et de Vaud, ainsi que les Départements de l'Ain et de la Haute-Savoie (plus d'informations sur www.conseilduleman.org), a décidé en 2008 de réaliser une enquête photographique de terrain sur le fait frontalier dans le Bassin lémanique.

LA RÉGION LÉMANIQUE COMME TERRITOIRE, LA FRONTIÈRE AU CENTRE

La double partition du monde *///* Notre monde garde gravé dans son étendue, dans son sol même, les traces d'une double partition géographique, de deux opérations territoriales d'une redoutable efficacité: le partage de la terre en parcelles de propriété, et en Etats aux prétentions souveraines. La genèse de ces deux opérations remonte à plusieurs siècles, mais elle atteint son apogée dans l'Europe des 18^e et 19^e siècle, entre révolution agricole, épanouissement du capitalisme industriel et triomphe de l'Etat-nation. L'histoire est ancienne dira-t-on et les motivations tout autant. Soit. Mais les traces de ces opérations restent bien présentes, vivantes même, dans nos paysages, dans nos pratiques et dans nos mentalités. Cette double partition de l'étendue terrestre à coup de parcellaires et d'aires de souveraineté, garantie par le droit, a été et est encore une des marques les plus remarquables de nos territorialités modernes. *///* Faut-il en déduire qu'il en sera ainsi pour des siècles et des siècles? Que ces lignes qui signent ces deux formes d'appropriation sont indépassables, insurmontables? On pourrait le croire si on s'en tient à quelques textes solennels, telle la Constitution de la Suisse

contemporaine. L'Etat, le territoire national et la propriété privée y figurent en bonne place et sans doute pour fort longtemps encore. Mais celui qui ne voit que ces textes et ces traces reste aveugle à des évolutions qui nous montrent, un peu plus chaque jour, que ce monde n'est pas figé, que nos spatialités et nos territorialités ne se bornent pas à ces lignes de démarcation. *///* La propriété privée d'abord. Certes le droit protège les propriétaires et l'expropriation reste exceptionnelle en Suisse, et plus rare qu'on ne le dit en France. Mais le droit s'est aussi employé à limiter l'éventail des usages que le propriétaire peut faire de sa parcelle; au droit de propriété se sont adjoints des droits à bâtir et les droits d'usage, le droit de l'urbanisme et le droit de l'environnement. En d'autres termes, les droits des propriétaires ont beau être garantis, ils sont circonscrits par quelques principes qui relèvent de l'intérêt général. *///* Les territoires nationaux ensuite. Certes le droit international garantit bel et bien la souveraineté des Etats sur leur territoire et l'usage consacre le principe de non-ingérence, à quelques exceptions près. Mais dans les faits, la montée en

force de préoccupations supra-nationales et l'intérêt bien compris de chacun encouragent concertation, coopération, voire ajustements, de part et d'autre des frontières. **///** Les limites parcellaires et les lignes frontières sont donc les traces les plus emblématiques de la modernité; dans une certaine mesure, elles sont indurées dans l'espace et dans le paysage. Mais elles ne constituent pas des murs étanches à toute influence extérieure, du moins pas chez nous.

A propos de murs ... **///** A-t-on jamais vraiment réfléchi pourquoi on a parfois besoin éprouvé le besoin d'édifier des murs le long de ces lignes? Et pourquoi surtout, il est des lieux où l'on peut s'en passer, comme dans le long de la frontière franco-suisse? Répondre à ces questions c'est déjà comprendre la fonction et la signification des limites aujourd'hui et, dans certains cas, leur dépassement. **///** Le mur de Berlin, prototype du genre, et le mur israélien exposent la dureté et l'opacité de leur matérialité; le rideau de fer, les grillages du sud ouest états-unien et des enclaves de Ceuta et Mellila opèrent de même tout en laissent passer le seul regard. Les uns et les autres procèdent à la manière des barrières et des haies érigées ici et là à la limite des propriétés. Tantôt infranchissables, tantôt dissuasifs, ces obstacles sont là pour contraindre les corps; leur matérialité, aidée parfois d'un contrôle visuel exercé depuis un mirador, suffit. Ils sont venus se substituer à des lignes pensées à l'origine comme de purs symboles. Car les limites de parcelles et de territoires ne doivent rien à l'espace ni à la nature. Si elles sont parfois venues se loger sur un cours d'eau ou une ligne de crête, c'est par commodité, ou bien pour faire croire qu'elles participaient d'une mise en ordre du monde à laquelle nature et politique devaient concourir ensemble, comme entre Valais et Val d'Aoste, ou sur les hauteurs du Jura. **///** Mais une fois tracées sur les cartes politiques et cadastrales, une fois ponctuées au sol de quelques bornes, elles marquent des discontinuités politiques, juridiques, fiscales dont on attend qu'elles soient reconnues par toutes et tous. En cela elles sont purement institutionnelles; elles ne valent que si les individus les reconnaissent comme telles et conformément leurs

pratiques en conséquence, quitte à ce qu'ils en jouent comme les cambrioleurs et les contrebandiers. Mais tant que la régulation institutionnelle suffit, tant que ceux qui transgressent la limite restent peu nombreux, la force symbolique de la ligne suffit. **///** L'édification des murs, des haies et des grillages est un aveu de faiblesse. Que les régulations institutionnelles liées au respect du droit de propriété, d'accès ou de résidence, perdent en vigueur et revoici les barrières physiques qui opposent leur dureté à la circulation des individus. La frontière ne devient dure et matérielle que quand la contrainte des corps et le strict contrôle des passages s'impose, quand la croyance dans les institutions qui font les limites ne suffit pas en imposer le respect.

Que sont les frontières devenues? **///** Laissons de côté la limite parcellaire et concentrons l'attention sur la frontière qui court entre France et Romandie. Des murs, il y en a fort peu; juste dans quelques secteurs densément habités comme à Veyrier, comme pour rappeler à ceux qui l'oublent chez qui l'on est. Des postes frontières innombrables, notamment tout autour de Genève, souvent délaissés par leurs occupants (gardiens?). Mais aussi quantité de petites routes où seul un panneau vous rappelle que quelque chose est là que tout le reste fait oublier. Et puis des norias de voitures qui franchissent les points de passage, à longueur de journée, avec une indifférence qui pourrait faire croire à de l'impolitesse. **///** Que sont nos frontières devenues? Au vu des mouvements qui les agitent, les points de passage semblent ne plus jouer leur rôle de sas. Disons que la frontière est perforée en tous sens et en tous temps. Point de murs, peu de contraintes, à peine de contrôle, sauf peut-être quand la menace plane comme aux heures étranges du G8 à Evian. La République s'est alors refermée à la façon d'une huitre que l'on vient chatouiller du couteau. Là on a compris que les habitudes et les savoir-faire pouvaient reprendre le dessus. Sauf peut-être aussi quand le flot de voitures devient obsédant; alors parfois certains, comme à Soral, retrouvent des vertus à une vieille barrière métallique rouillée que le service des douanes avait oubliée là, et réinventent alors la contrainte des corps et des autos.

Mais le geste ne relève plus des relations internationales, mais des seules relations de voisinage. **///** Le reste du temps, c'est-à-dire tout le temps ou presque, la frontière laisse passer ce qui s'en approche. Certes elle n'a pas disparu pour autant, loin de là. Elle reste une ligne de démarcation, pacifique, mais quand même. Le droit national, la fiscalité, le périmètre d'action de la police et de l'armée, quantité d'institutions viennent toujours buter sur elle. Elle garde donc toute sa pertinence institutionnelle. Mais tout se passe comme si elle avait renoncé à contraindre le mouvement des individus. **///** Faut-il y voir un épiphénomène? Ou un tournant dans l'histoire de nos sociétés? La réponse se situe sans doute, comme toujours, dans l'entre-deux.

Le triomphe de la spatialité des individus **///** La porosité de la frontière marque le triomphe de la mobilité individuelle. Individuelle car – on le déplore assez – elle est peu organisée, peu régulée, notamment en matière de transport, les institutions s'en étant peu préoccupées. Individuelle aussi car – mais faut-il ici s'en plaindre? – elle permet à chacun de combiner les lieux selon des modalités qui, sans être totalement libres, ne sont jamais vraiment contraintes. Le Genevois qui, sur un mois d'hiver, investit tour à tour un domicile à Florissant, un lieu de travail à Saint-Jean, tel cinéma du centre-ville, tel supermarché sur France, telle station de ski en Savoie, tel restaurant en bord de lac, et régulièrement la crèche et le bureau de poste de quartier, dessine une géographie qui, sans être unique, est toujours particulière. Une géographie faite de points, de lignes et de surfaces qu'on appellera ici spatialité. L'habitant de Publier qui travaille à Lausanne dessine la sienne, traversée quotidienne du lac et séjours fréquents à Evian en sus, ne serait ce que pour garer sa voiture avant de s'embarquer. **///** Sans les connaître dans leur généralité, ces spatialités nous sont familières; ce sont les nôtres et celles de ceux que l'on côtoie. Elles semblent indifférentes à la frontière et se jouer de la territorialité étatique. Et les accords bilatéraux ont considérablement élargi le champ des possibles en matière de configurations. Mais elles ne sont pas pour autant indifférentes à cette fron-

tière: le différentiel fiscal, salarial, de protection sociale ou d'assurance maladie, des critères de nationalité parfois aussi, conditionnent le choix des lieux et donc des configurations. **///** Et puis nos géographies individuelles ne sont pas seulement spatiales; elles sont aussi territoriales. A quoi bon ce distinguo? Pour rendre compte de la différence de qualité dans la pratique des lieux qui est la nôtre. Car c'est une chose que de suivre à distance un habitant entre Florissant, Saint-Jean, une station de ski, la poste et le supermarché. C'en est une autre que de comprendre comment il investit, ou non, chacun de ces lieux et la familiarité qu'il y éprouve. **///** Or si l'on veut comprendre la grande région lémanique dont il est question ici, si l'on veut en particulier prendre la mesure de l'évolution des rapports à la frontière, ce sont bien ces territorialités qu'il nous faut saisir. Il suffit de vivre quelque temps dans cette région pour percevoir ou sentir cette qualité variable avec laquelle nous et nos congénères investissons les lieux de nos spatialités. Les signes se logent dans nos façons d'être, de nous comporter, de parler aux autres; mais aussi de consommer, de nous divertir, de nous plonger dans la presse ou, au contraire, de la délaissier. Pour aller au-delà, on dispose de quelques études, trop rares encore. **///** Une recherche récente consacrée aux travailleurs frontaliers a bien montré que dans le flot uniforme des voitures aux portes de la Suisse au petit matin se mouvaient des individus forts différents les uns des autres. Certes leur travail, leur situation familiale, leur trajectoire biographique différent, et leur spatialité aussi. Mais différent aussi leur façon d'être ici et là, de s'engager, de s'impliquer, de se sentir à l'aise ou mal à l'aise. Bref, les frontaliers ressemblent bien peu aux caricatures que quelques propos de rue en dessinent. **///** Une autre étude récente a porté elle sur l'ensemble des habitants de la grande région genevoise. On y voit bel et bien les résidents et les travailleurs se mouvoir et se croiser dans des spatialités complexes, toujours plus dilatées. Mais on voit aussi que les lieux n'ont pas la même signification pour tous. Il en est de très français dans lesquels les Genevois ne «se sentent pas chez eux»; il en est d'autres, également sur territoire français, où ils éprouvent un sentiment contraire, comme au Salève

; il en est de très suisses que les Savoyards ignorent, tel le Signal de Bougy; il en est d'autres, au premier rang desquels figure la rade, territoire du vide que l'on peut aisément remplir de toutes les aspirations et de toutes les rêveries, dont tous se disent familiers dans des proportions comparables. Et un regard plus acéré permet de voir ce qui différencie de ce point de vue les habitants de Vaud et ceux de Genève, ceux qui se disent romands et ceux qui revendiquent des ascendances étrangères, les frontaliers entre eux, etc. *///* La territorialité des habitants de la région lémanique est affaire d'affect, d'habitudes, de familiarité, d'appartenance éprouvée et de sentiment d'étrangeté. Et là, on retrouve trace de la frontière interétatique et des sociétés locales et nationales. Certes pas seulement elles, mais elles aussi. L'histoire, la longue histoire telle qu'elle est mise en scène dans les récits locaux et nationaux, les habitudes collectives, le parler de tous les jours ont gardé la marque de la frontière et de ses points de passage. La territorialité en est empreinte.

/// 10

Une région, une culture, demain? *///* Entre territoires étatiques, spatialités individuelles et territorialités multiples, entre pratiques, affects et engagements, une région nouvelle peut-elle advenir? Une région qu'une frontière internationale n'empêcherait pas d'exister? *///* Tout dépend de ce que l'on entend par «région». *///* Une région dont tous les habitants partageraient la même culture? Sans doute pas. Romandie et France voisine sont peuplées d'individus et de groupes d'une grande diversité de langue, de nationalité, de religion, dont il serait bien curieux de vouloir nier les différences. *///* Ou alors il faut changer d'acception le mot culture lui-même. On a pu dire que la culture d'un groupe est faite de l'ensemble des choses qui semblent naturelles à chacun des membres de ce groupe. Dans cette acception, la nature est naturelle, certes. Mais la civilité, le mariage ou la vie de couple, la sacré, l'intimité, un certain attachement à son environnement, peuvent l'être tout autant s'ils vont de soi. On dit d'eux qu'ils sont «naturalisés» s'ils sont compris par tous comme des façons naturelles d'être ensemble et de partager un commun. Ces petites choses de la vie ordinaire et

ces institutions sont naturelles quand elles sont «dans l'ordre de choses». On a pris l'habitude de les rapporter aux seules nations et aux sociétés nationales, sans doute trop rapidement, ou par habitude, en prenant la mesure de l'efficacité certaine d'institutions comme l'école ou l'armée dans la «naturalisation». *///* Si les habitants de la région lémanique ont peu de chances de partager les mêmes attributs de langue, de nationalité, de religion, s'ils ont des trajectoires de vie hétérogènes, ont-ils des raisons de trouver naturelles les mêmes choses? Pour répondre à cette question, on peut collectionner les indices et esquisser quelques scénarios. *///* L'individualisation des spatialités dont il a été question plus haut pourrait être prise comme un signe d'une incapacité à faire groupe. Il est des habitants hypermobiles et d'autres très sédentaires; et la variété des configurations s'accroît toujours plus. Soit. Mais c'est là le propre de toutes les sociétés dans le monde contemporain. Et rien n'empêche que cette diversité soit admise par tous et considérée comme naturelle. Il faudrait pour cela que la région lémanique soit comprise par tous comme un espace de transaction de mobilité hétérogènes, un nœud de spatialités et de territorialités dont le sens soit subjectif et l'articulation un mode d'être collectif. De ce point de vue, la présence des très nombreux acteurs de la vie économique, politique et associative internationale constituent un trait et un atout singulier. Leurs trajectoires biographiques et leur implication dans des institutions et des causes d'ampleur géographique considérable, loin de constituer une anomalie dans une société régionale, devrait pouvoir aider à concevoir et à construire une régionalité dans l'entre-deux des territorialités individuelles et de la mondialité dont nous sommes tous des acteurs. *///* Pour qu'une telle région advienne, il conviendrait donc que les spatialités de chacun contribuent à une territorialité collective, que chacune des premières soit admise comme une évidence dans le contexte de la seconde. En sommes-nous si éloignés aujourd'hui? Une des enquêtes mentionnées dans ce texte donnent quelques indications intéressantes à ce sujet. Aux quelques trois cent personnes interrogées dans la grande région genevoise, il a été demandé s'il leur semblait «normal» que ceux qui vivent ou travaillent d'un côté de la frontière

puissent vivre ou travailler de l'autre côté. Une très grande majorité répond «oui». Cette éventualité aussi perçue comme «un droit» dans une même proportion de répondants. Seule une petite minorité (autour de 10%) pense que ces pratiques «prennent le logement ou le travail de quelqu'un de l'autre côté de la frontière». Ces résultats sont très proches de ceux que l'on obtient en demandant ce qu'il en est quand on change de département en France, ou de canton en Suisse. Une autre enquête, réalisée cette fois par la Banque cantonale de Genève, montre que les locataires genevois désireux de changer de logement sont très nombreux à envisager favorablement de s'installer dans le canton de Vaud (43%) et en France (18%) alors que le maintien prioritaire dans le canton de Genève ne concerne que 32% des répondants. Quant à l'installation sur France de citoyens suisses, facilitée par la mise en œuvre des bilatérales, ne suscite plus l'hostilité dont les générations précédentes avaient gardé la mémoire. Quand des réserves sont exprimées, c'est moins au nom d'un droit légitime à le faire qu'au vu de la pression foncière et immobilière dont beaucoup disent souffrir. *///* En d'autres termes, l'idée que certaines personnes de la région lémanique ne soient pas «à leur place» quand elles s'installent et travaillent ici et là ne semble plus avoir le vent en poupe. Malgré l'écho donné par les médias à quelques protestations bien organisées. *///* Mais cette tolérance accrue à l'égard des pratiques spatiales des autres ne constitue pas un signe suffisant pour attester de l'émergence d'une territorialité commune. Il faudrait qu'elle soit accompagnée d'une implication de tous dans des interactions sociales variées, dans des engagements collectifs structurants à l'échelle de la région. Dans ce domaine, l'évolution de nos sociétés modernes, plus individualistes pour le meilleur et pour le pire, et le brassage intense des populations notamment dans la partie française de la région ne facilitent pas les choses. Les réticences de certains frontaliers à s'impliquer dans la vie de villes suisses dans lesquelles ils travaillent et celles de certains habitants de Romandie à associer les résidents français à leur vie collective constituent autant de points d'achoppement à l'émergence de cette territorialité commune. *///* C'est là sans doute qu'il reste le plus de travail à faire. Mais quelques chantiers lancés ici et

là offrent de belles occasions de s'y atteler. Le projet d'agglomération franco-valdo-genevois en est une. On peut y voir le souci de structurer la forme de cette nébuleuse urbaine et penser alors le projet comme une opération technique, mobilisant les compétences des juristes et des planificateurs. Mais ce n'est qu'une des modalités possibles, assurément souhaitable pour des raisons de bonne gestion des espaces et des ressources disponibles et de régulation des pratiques de mobilité. On peut aussi investir ce type de projets d'aménagement d'une mission régionale au sens large du terme, comme un moment privilégié pour promouvoir cette territorialité collective qui fait d'une aire géographique une région au sens plein du terme.

Une région sans frontière? par la frontière? *///* Faut-il pour cela que les frontières s'évanouissent? Pas nécessairement. Une grande majorité des habitants n'y sont pas favorables. Et les institutions héritées ont leur raison d'être, avec l'emprise géographique qui est la leur. Mieux, ce serait une erreur de croire que les territorialités des régions émergentes doivent se caler sur le modèle national, exclusif, que nous avons si bien assimilé. Elles peuvent être complexes au sens où elles gagneraient à combiner des territorialités individuelles dont la diversité est une ressource, des périmètres institutionnels dont l'utilisé n'est plus à démontrer, et des lieux (des places, des sites naturels, des arènes publiques, des musées, etc.) dans lequel les collectifs pourraient constamment se réinventer. La frontière n'est pas une trace d'un temps révolu. Elle est une figure vivace de nos imaginaires contemporains. Reste à faire en sorte qu'elle devienne un référent de projets communs et qu'elle perde le statut de rempart mental que les imaginaires nationaux se sont plu à fortifier.

Bernard Debarbieux

11 *///*

ART ET DOCUMENT

Le travail de commande est devenu une tradition de la photographie depuis 1851, date de la première *Mission Héliographique*, initiée par Prosper Mérimée, alors Inspecteur des monuments historiques. Depuis, de multiples commandes ont été réalisées, certaines sont devenues mythiques, telles la *Farm Security Administration* aux Etats-Unis (1935-1943) ou la *DATAR* en France (1984-1989), pour citer deux projets dans lesquels nombre de grands photographes ont œuvré, dans divers domaines sociaux, politiques ou environnementaux. *///* En Suisse, de nombreux projets ont été réalisés, notamment *Voir la Suisse autrement* et *Nouveaux Itinéraires* (1991), à l’occasion du 700^e anniversaire de la Confédération. Ils ont permis à plus de quarante photographes d’exprimer leur vision de la société, et singulièrement d’explorer le paysage suisse moderne. Dans leur majorité, les travaux de commandes photographiques restent traditionnellement orientés vers le reportage, le document social et le paysage. Les qualités figuratives de la photographie et les possibilités d’appréhension du spectacle du monde permettent une interprétation créative, mais aussi un travail de mémoire. La photographie comme *littérature du fait*

se conjugue parfaitement avec une volonté esthétique. Art et document forment souvent ce qui est l’essentiel d’une bonne photographie. Et la photographie a beaucoup évolué depuis vingt années. *///* D’abord le reportage n’a plus guère de place dans les magazines, il est souvent devenu un projet muséal plutôt qu’éditorial. Les photographes ont donc adopté d’autres règles, se sont intelligemment adaptés à un environnement qui est culturel et artistique, à un public qui vient pour le plaisir, pour la réflexion, pour le sens qui est donné aux images. Et ils publient leurs images dans des ouvrages circonstanciés, et non plus dans des magazines ou des journaux. *///* Ensuite les photographes ont adopté une technique nouvelle, moderne, qui est numérique. Encore jeune dans son invention, donc territoire d’expérimentation sans limite, le numérique permet de réaliser des tirages de grand format, plus proches de la tradition picturale que de la photographie traditionnelle, qui était destinée avant tout à la publication. Les possibilités de travail des couleurs – donc d’interprétation du tirage – sont immenses, et elles offrent de nouvelles perspectives de création. *///* C’est dans cette situation en tous points

intéressante que le travail de commande intitulé FLUX a été décidé. Parti d’une nécessité politique dictée par les débats et la votation sur la reconduction des bilatérales entre la Suisse et l’Europe, le projet a eu pour dynamique la transcription dans la culture visuelle de réflexions diverses, qui sont pour l’essentiel regroupées dans ce livre. *///* Réflexions politiques d’abord, qui sont celles des commanditaires, soucieux d’intervenir dans un mouvement universel dont les enjeux sont quotidiens, à savoir les relations professionnelles, économiques et humaines dont les frontaliers sont, chaque jour, dans un sens comme de l’autre, les messagers migrants. Il s’agit ici d’inscrire une trace, celle d’un moment historique. Et de poser quelques jalons pour le futur, l’acquis restant fragile, chacun le ressent bien aujourd’hui. *///* Réflexions philosophiques, géographiques et historiques ensuite, qui, mises en exergue dans le projet, permettent d’en comprendre le contexte inscrit dans l’histoire, d’en dégager des théories, de comprendre la pensée qui a conduit l’Europe à abolir les frontières historiques des Etats–nations, et à la Suisse d’en adoucir la rigidité. Elles permettent aussi de réfléchir au concept de région et de culture, de rappeler l’évolution de l’idée européenne. *///* Réflexions artistiques enfin, grâce à la littérature, la poésie et la photographie. En confiant à cinq photographes la possibilité d’exprimer leur propre vision de la frontière – ou de son absence – et leur sentiment personnel sur les échanges, FLUX est devenu un projet culturel dans lequel s’inscrivent des mises en perspective politiques, littéraires et visuelles. Les photographies, par leurs qualités expressives, émotionnelles et esthétiques, transcrivent le sens commun d’une construction bâtie sur une pensée historique. *///* Les images expriment la réalité très contemporaine de l’échange et du passage, et évoquent parfaitement ce mouvement de fusion éphémère que représente le déplacement quotidien des individus d’un lieu à un autre. Elles attestent aussi des relations en profondeur qui se créent, jour après jour, entre les sociétés civiles, les communautés et les individus. Jusqu’à rendre la notion même de frontière abstraite, absurde et désuète. *///* Dans la plupart des commandes traditionnelles, il y a une ambiguïté entre le respect de la liberté de création du photographe et le caractère plus ou moins

contraignant de la commande, dont l’étymologie marque bien le caractère directif, voire militaire. Mais de même qu’un commissaire d’exposition n’est pas policier, un photographe travaillant sous l’égide de la commande n’est pas soldat. C’est précisément la totale liberté de création qui a permis la diversité des points de vue. C’est l’intelligence artistique qui permet de *penser* une situation, de faire un état des choses. *///* Loin de la symbolique ou de la simple illustration, loin de l’anecdote ou de l’image obligée, l’ensemble des travaux des photographes retenus – trois femmes et deux hommes – a une dimension esthétique et une beauté formelle très affirmées. Chaque photographe a su trouver un point de vue personnel dans sa relation au paysage, dans la notion ressentie de passage, dans la facture des portraits comme dans l’atmosphère des lieux de travail. *///* Ni simples documents ni images convenues, les images considérées individuellement sont toutes des créations originales. Elles prennent tout leur sens lorsqu’elles sont mises en série, fonctionnant ainsi sur le principe de l’écho, celui qui renvoie aussi au spectateur sa propre image et le confronte à la culture des autres.

Daniel Girardin
Conservateur du Musée de l’Elysée

GENÈSE ET ITINÉRANCE D'UNE EXPOSITION

Représenter par la photographie la frontière, plus exactement une région transfrontalière, les passages quotidiens des pendulaires, illustrer le mouvement, montrer de quoi un territoire est fait, à quelle réalité ses habitants sont confrontés, tout cela par l’image. Trouver un moyen souple, léger et efficace pour donner à voir les photographies produites dans le cadre d’une géographie régionale, en l’occurrence celle que forme autour du bassin lémanique les cantons de Vaud, du Valais, de Genève et les départements de l’Ain et de la Haute-Savoie. Tel était, dans les grandes lignes, le pré-supposé de départ quand au cours de l’été 2008, le Conseil du Léman décida d’apporter sa pierre à la campagne en faveur de la reconduction de la libre circulation avec l’Europe et son extension aux nouveaux pays membres: la Roumanie et la Bulgarie. La question était posée au peuple suisse par voie de référendum. Les citoyens français étaient réduits au rôle de spectateurs. Toute une région frissonnait à l’idée d’un résultat négatif qui frapperait durement ce territoire traversé par une frontière devenue légère, presque invisible par l’élaboration des traités successifs. L’espace de libre circulation et de

libre échange à peine construit se trouvait mis en question par le jeu démocratique. D’un côté, l’Europe, de l’autre, la Suisse conduisant sa politique dite «des bilatérales». Les uns spectateurs inquiets, les autres appliquant leur bon droit. L’issue de ce vote fut heureusement un plébiscite pour la reconduction des accords de libre circulation. Cependant, si la question politique fut réglée par un vote, le thème de la région et du chantier perpétuel qu’elle représente se trouvait enrichi, souligné par l’entreprise du Conseil du Léman. *///* Au mandat initial donné aux photographes, il parut nécessaire d’ajouter la langue en complément de l’image. Si la photographie a son vocabulaire propre, en l’occurrence une esthétique ou un choix et un traitement technique déterminés par chaque photographe, les images peinent à transmettre de façon limpide des concepts aussi complexes que la libre circulation, les avantages du libre échange ou ceux liés à des accords politiques. Non pas que la photographie en soit incapable, mais elle ne peut aborder des sujets aussi protéiformes que dans la durée. Or du temps, il faut le relever, les photographes invités en eurent peu. Deux petits mois à l’automne 2008 pour

prendre position, pour illustrer une vision personnelle de la région, pour choisir un angle et proposer une interprétation. Les images livrées sont issues d’une commande qui ne pouvait se payer le luxe du travail d’enquête fouillé, ni disposer d’un long temps de réflexion. Les photographies rassemblées ici sont le reflet du sentiment personnel de ce que la frontière, la région, le passage évoquent pour chacun des photographes invités. Elles gagnent, par la liberté laissée aux artistes, en force évocatrice et en charge émotionnelle. Elles sont, sans aucun doute, un témoignage pertinent, le reflet d’une géographie, de ses voies de communications, des moyens de locomotion employés, de la vitesse que notre époque exige et parfois de la solitude que nous connaissons dans les déplacements qui nous conduisent à notre lieu de travail. /// Pour escorter ces images, quatre registres différents de textes ont été retenus : la position du philosophe et penseur des régions Denis De Rougemont, qui rappelle ici les responsabilités politiques et individuelles, l’héritage historique et les avantages d’une Europe des régions. Le regard de la journaliste et essayiste Joëlle Kuntz, qui s’est intéressée dans son ouvrage *Adieu à Terminus* à la question des frontières en général, soulignant les aspects divers que celles-ci peuvent revêtir et combien dans la plupart des cas les frontières sont le prétexte aux divergences de vues et non la cause de ces dernières. Pour ces deux auteurs, les extraits employés proviennent de textes existants. Ils soulignent un parti pris culturel et servent «d’ossature» au message général que l’exposition itinérante souhaitait transmettre. Les deux autres sources littéraires sont des commandes adressées à Bernard Debarbieux, géographe, spécialiste de la question de l’aménagement du territoire et de ses usages et à Blaise Hofmann, écrivain vagabond, joyeux saute frontière - tant dans les registres de sa plume que dans celui des géographies traversées au cours de ses voyages. La langue française et ses diverses expressions sont employées ici pour dire que le premier territoire que nous habitons est celui de notre langue - moins anodin, évidemment, qu’il n’y paraît! /// Au sujet des régions et des langues, on peut être interpellé par la confluence du français, de l’allemand et de l’italien qui se rassemblent et se rencontrent en Suisse. Sources de cultures, langages fondateurs de l’Europe, les

langues viennent offrir leurs diversités à la Suisse qui s’enrichit de ces mots nés ailleurs qui ont choisi comme frontières ce petit territoire des Alpes. Tous ces points de cohabitation des langues se trouvent valorisés par les métissages qui les forment. Il apparaît, plus clairement encore à cette lumière, combien nous avons à gagner de la libre relation à l’autre et à la source même des langues qui nous constituent, combien notre esprit, sans cesse est appelé par-delà les nations. /// Du rassemblement des images et des textes, cinq ensembles ont émergé assez naturellement. Les images appelaient un complément littéraire et la réunion des deux expressions a formé une composition cohérente dévoilant un message compréhensible d’ouverture et de similitude. Les travaux de chaque photographe eurent un espace dédié. Cinq «galeries» constituées de quatre bâtis doubles faces ont rassemblé chacune les travaux des photographes et des auteurs. Placées selon des géométries différentes, ces «galeries» ont formé un parcours qui fut inauguré dans les jardins de l’Europe à Annecy et sur l’Esplanade de Montbenon à Lausanne, juste sous la statue de Guillaume Tell pointant son index vers la France. C’est évidemment le commun destin qui nous lie qui est célébré par l’exposition *Flux, regards par-dessus la frontière*. Cette exposition poursuit son itinérance d’un côté et de l’autre des rives du Léman et nous rappelle que notre regard traverse librement, sans jamais s’en soucier, cette ligne imperceptible qu’est la frontière.

Pierre Starobinski



Installations de l'exposition dans le jardin de l'Europe à Annecy et sur l'Esplanade de Montbenon à Lausanne.
Photographies de gauche à droite: 1/4/5/6 Pierre Vallet /// 2/3 Julie Langenegger



On parle frontière sans le savoir. On trace tout au long des phrases la limite entre ce que l'on veut dire et ce que l'on ne dit pas, entre ce qui est et ce qui n'est pas, ce qu'on voit et ce qui est caché. Le langage, décrivant, décryptant, déchiffrant ce qui est sensible à l'œil ou à l'intelligence, donne une forme définie aux choses qui sans lui seraient chaotiques. Une chaise n'est pas une casserole. On a nommé plaine ce qui n'est pas la montagne car il fallait une explication à la direction des eaux. Sans les cartes avec leurs lignes, leurs bornes, leurs chiffres, leur mille autres repères, l'espace serait incompréhensible.

Joëlle Kuntz, *Adieu à Terminus*

Voisinage, le «nous» et «les autres»

(...)
La frontière met en scène le couple «nous» et «les autres», constitutif de l'expérience humaine. Ce qui change, c'est le contenu du «nous»: un peuple, plusieurs ensemble, associés librement ou sous la contrainte, cela dépend. La ligne de démarcation ne veut rien dire, c'est de la cartographie, du tracé vide de sens, mais comme représentation d'un partage, elle sert de référence aux voisins et à tous ceux qui cherchent à affirmer une identité.

Joëlle Kuntz, *Adieu à Terminus*

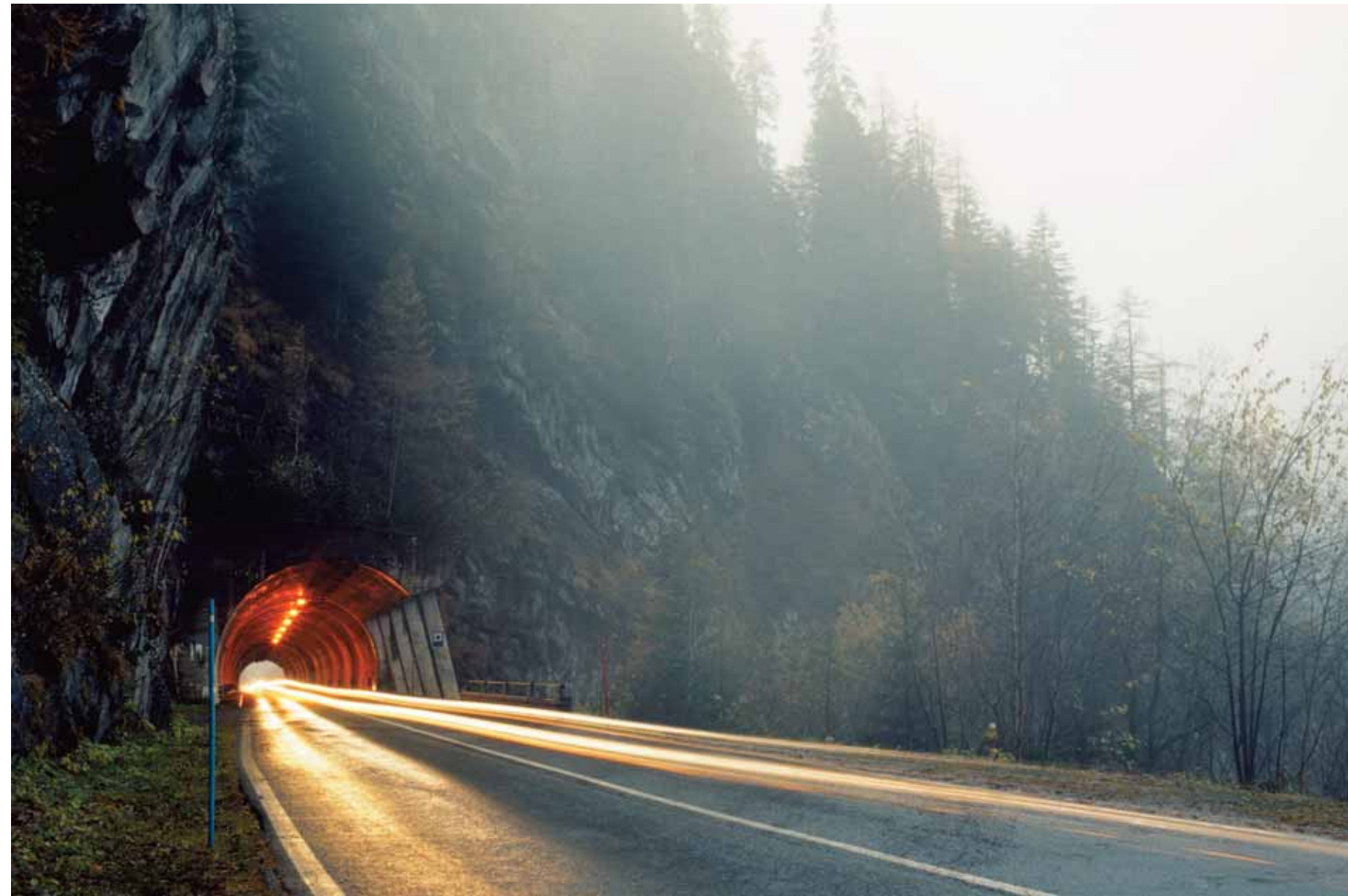




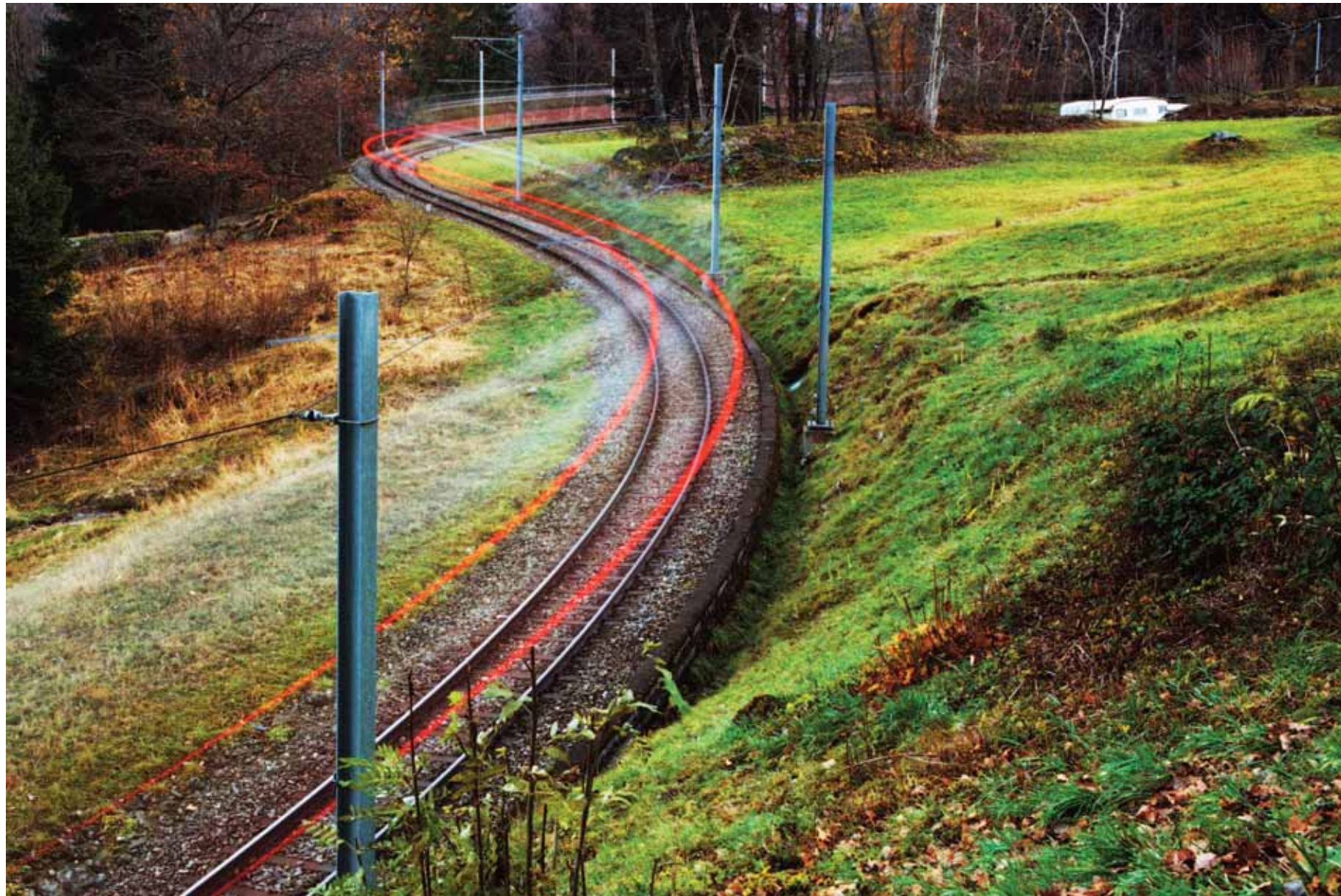














Pourquoi des Régions?

(...)
Les Régions ne sont pas un problème scientifique d’abord, mais politique. Pas un problème logique, théorique, économétrique d’abord, mais un problème civique d’abord, social, psychologique, éthique avant toute chose. La question n’est pas *d’étudier une réalité donnée*, telle qu’elle est, mais de *construire une réalité habitable*, telle que des hommes seuls peuvent la faire devenir.
Les Régions ne sont pas des objets à étudier mais à *constituer*. Elles sont potentiellement des objets de notre action, de notre volonté, et en tant que telles seulement, des objets de connaissance, comme l’a si bien montré Piaget par ses nombreuses analyses établissant que notre savoir, notre connaissance, ne proviennent ni des sens, ni de structures tombées du Ciel des Idées, mais des activités, de l’action de l’homme.
Dans ce sens, on peut dire qu’il n’y aura jamais de Région, que la Région ne sera jamais une réalité pour celui qui ne veut pas la *faire*; ou pour celui qui n’accepterait qu’on se soucie de la faire que si on lui prouvait d’abord qu’elle existe. Celui qui nie toute valeur «scientifique» à l’action de construire, nie la source même de tout savoir, de toute connaissance réelle.
On a pu se demander si la Région est un fait de Nature ou de Culture? (De géographie ou d’histoire? D’économie ou d’éthique? D’écologie ou de morale civique?) Je pense que la Région est un phénomène de Nature au sens actif du mot, qui est son sens étymologique: *Natura* = *ce qui engendre, l’engendrante, ce qui fait naître, ce qui est à naître*.



/// 40 **Message aux régionalistes**

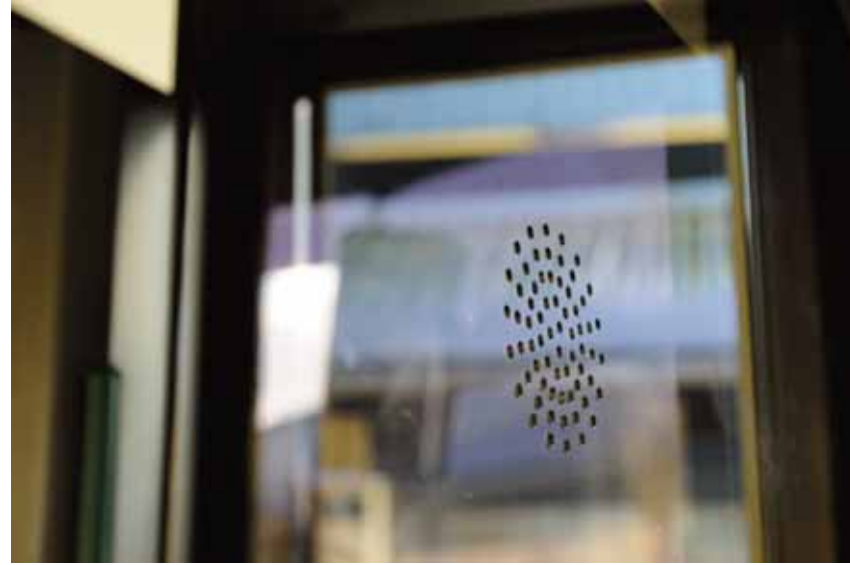
La Région ne doit pas être imaginée comme un mini Etat-nation, qui aurait tous les inconvénients des grands, plus ceux de la petitesse physique. Il faut la concevoir, au contraire, comme la création d’une communauté sui generis, d’un milieu humain où l’on se sent heureux de vivre, de travailler et de ne rien faire, ce qui est sans doute le meilleur test d’un environnement de qualité.

Plutôt que de chercher à se rendre concurrentielle, elle doit chercher à se rendre utile, et son problème n’est pas d’exploiter le voisin mais de coopérer avec lui.

(...)

Denis de Rougemont, *Ecrits sur l’Europe*













MICHEL DELAUNAY

(...)

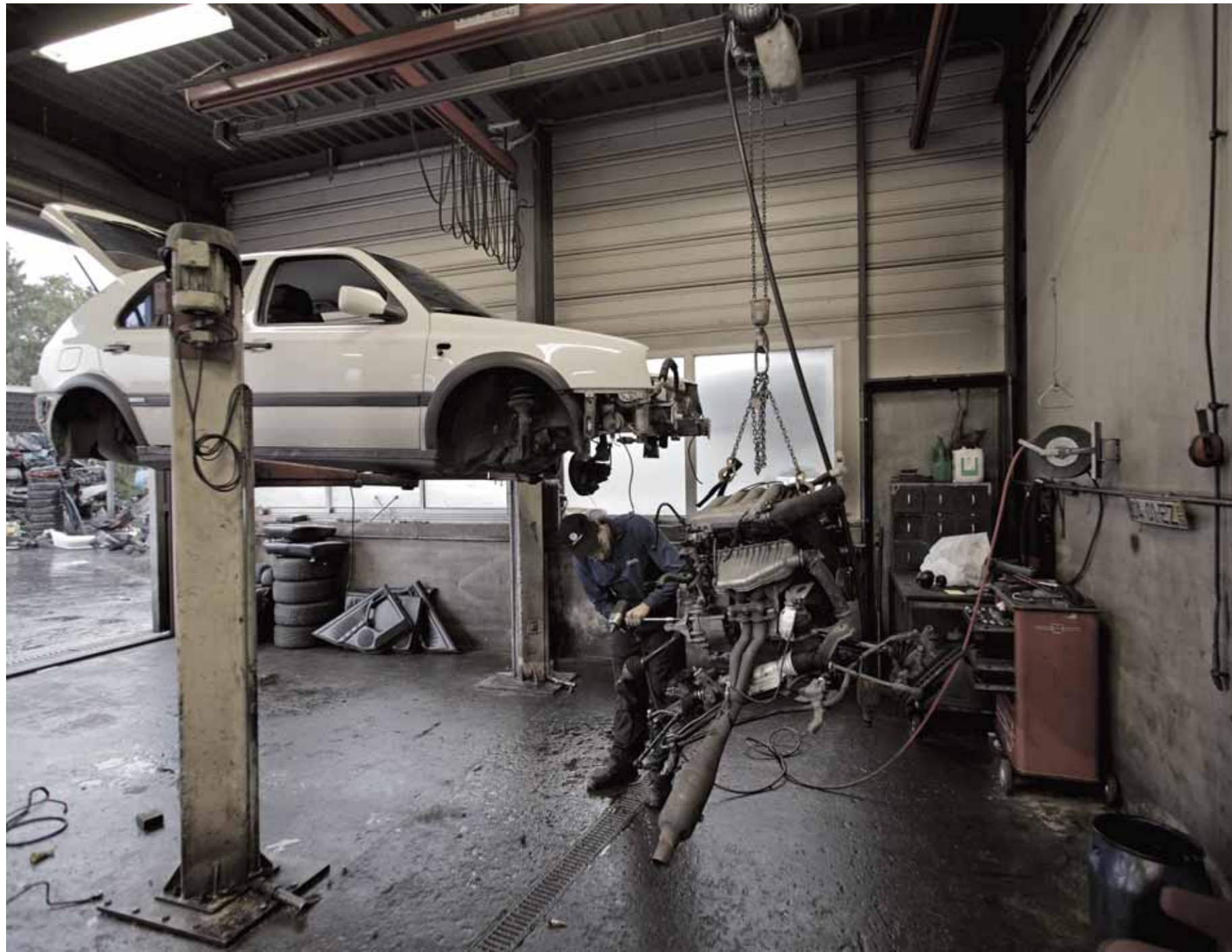
On voit bien, dans ces zones-là où les nations se touchent, l'oscillation de leurs ambitions – ou de leurs moyens.

Ce sont les normes, les règles, les taxes, les coûts du travail et du sol qui concrétisent les frontières.

Les populations, de part et d'autre, calculent et traversent selon leurs intérêts. Quand les décisions politiques de deux Etats voisins s'harmonisent pour faciliter les échanges, et privatisent à tout-va, la frontière n'est plus qu'une question de coûts et de prix, taxes comprises. À moins d'une crise où les valeurs à nouveau départagent, elle est à discrétion, chacun la consomme comme il veut. Un changement du cours de l'euro par rapport au franc suisse et ce sont des dizaines de maisons qui se vendent ou s'achètent de chaque côté; une baisse de l'impôt ici par rapport à là et de nouveaux destins qui se tissent par un investissement, une délocalisation, un déménagement.

Joëlle Kuntz, *Adieu à Terminus*

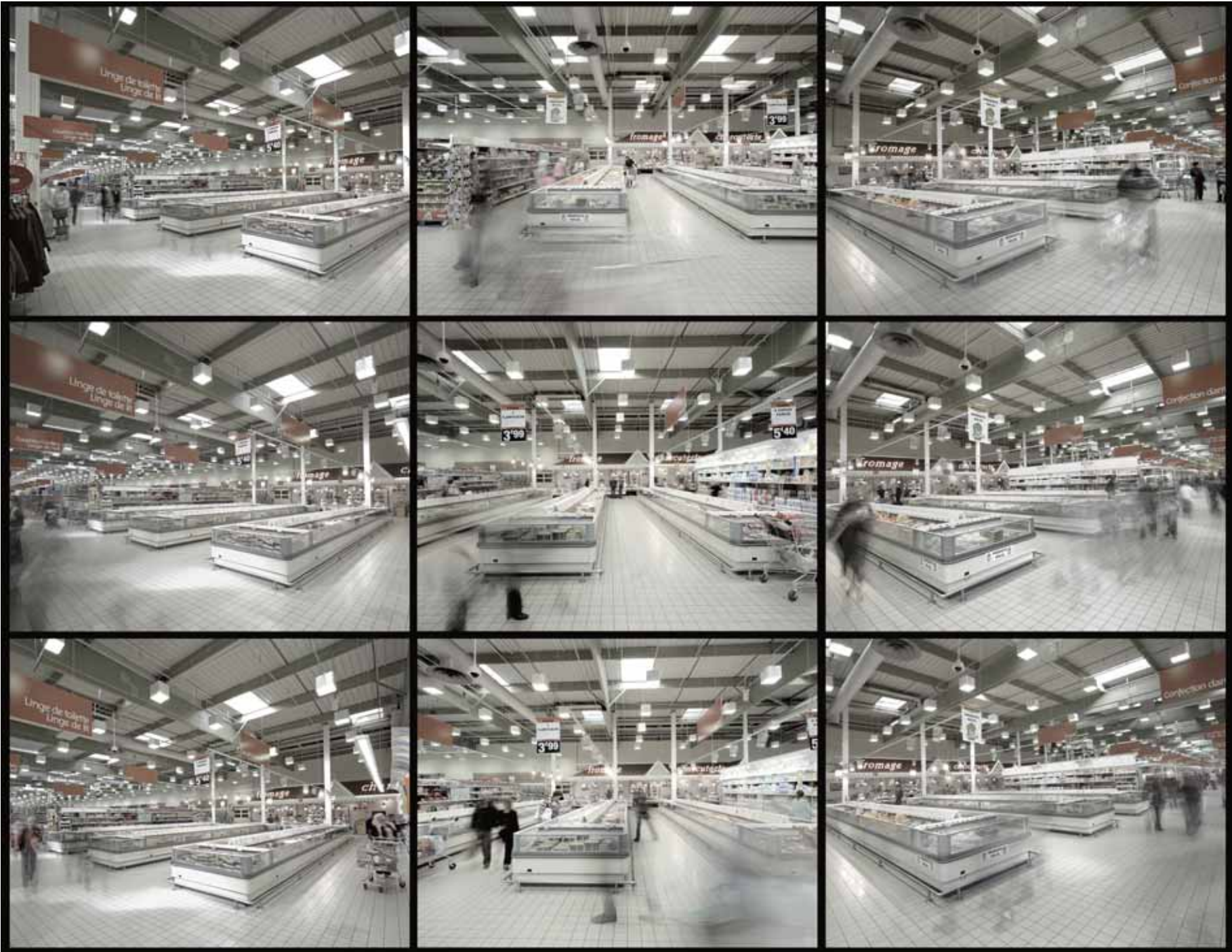


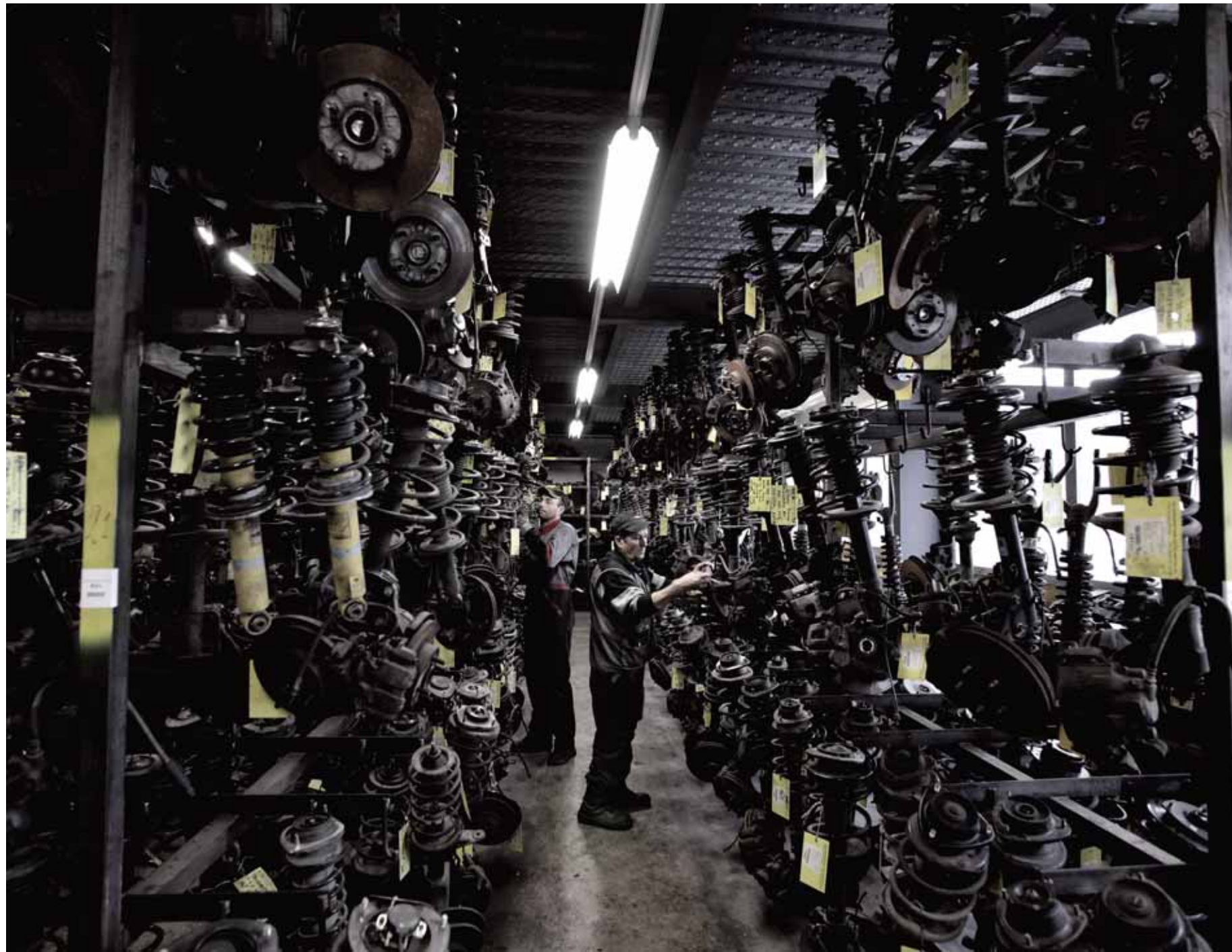


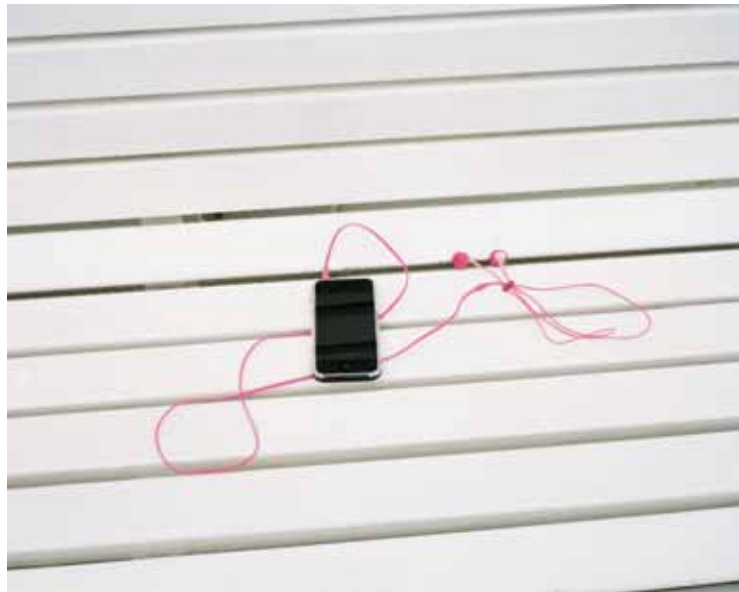












À vingt ans et des poussières, dans le bateau de 5h40 (certains chiffres ne s'oublient pas), j'étais le seul Suisse à embarquer tous les matins à Évian pour aller étudier *chez moi*, à Lausanne. À bord, la serveuse du bar à café nous connaissait tous par nos prénoms et s'inquiétait des absents. L'été, j'aimais voir le jour se lever depuis la plateforme arrière du bateau. Le ciel qui bleuit, les crêtes qui se dessinent lentement, les étoiles qui s'enfoncent dans la brume, les vibrations du moteur, les claquements du drapeau qui s'agite en poupe. Antoine appelait toutes les montagnes par leur nom. Il se réservait invariablement une place côté fenêtre, si possible dans le sens de la marche (il n'avait pas le pied lacustre). Le lundi, il nous tenait en haleine durant toute la traversée en nous détaillant ses randonnées du week-end. Albert, lui, était branché météo. Il estimait les vaguelettes, les moutons, les lames, l'écume, les déferlantes. Il scrutait le ciel. Bleu, la bise. Gros nuages sur Genève, le vent. Cumulus noirs sur le Jura, le joran. Daniel, c'était le sportif. Le nez plongé dans les colonnes du *Dauphiné*, il n'en sortait que pour partager avec enthousiasme les scores imprévus. Tous ensemble, nous ne manquions jamais de nous moquer des bureaucrates qui gagnaient au pas de charge le premier étage, la première classe, celle des fauteuils en cuir et des accoudoirs en chêne. Dans ce monde d'hommes, les filles n'étaient pas légion, mais sûr qu'on les choyait. Combien de fous rires de si bon matin? Combien d'engueulades aussi? Combien de débats enflammés? J'appelais cette petite communauté éphémère le *troisième poumon de Lausanne*. Trois klaxons, les quais d'Ouchy, la douane, ses vitres coulissantes et deux gardes-frontières qui contrôlaient, déjà à l'époque, selon l'humeur.

Blaise Hofmann, *Man's Land*

/// 68 Un douzième des eaux du Léman se renouvelle chaque année. Imaginez qu'il en soit ainsi des mentalités.

Blaise Hofmann, *Man's land*















Une région sans frontière? par la frontière?

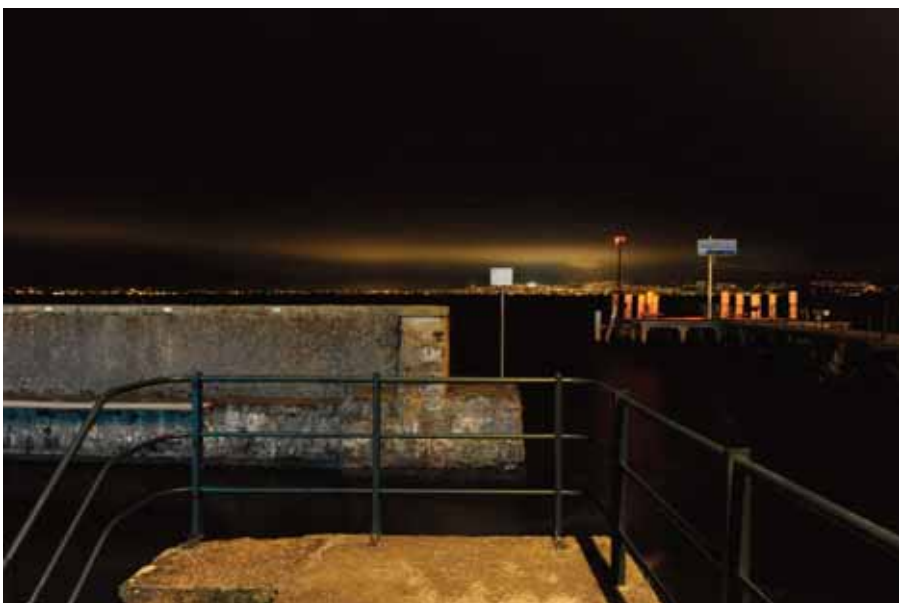
Ce serait une erreur de croire que les territorialités des régions émergentes doivent se caler sur le modèle national, exclusif, que nous avons si bien assimilé. Elles peuvent être complexes au sens où elles gagneraient à combiner des territorialités individuelles dont la diversité est une ressource, des périmètres institutionnels dont l'utilité n'est plus à démontrer, et des lieux (des places, des sites naturels, des arènes publiques, des musées, etc.) dans lequel les collectifs pourraient constamment se réinventer. La frontière n'est pas une trace d'un temps révolu. Elle est une figure vivace de nos imaginaires contemporains. Reste à faire en sorte qu'elle devienne un référent de projets communs et qu'elle perde le statut de rempart mental que les imaginaires nationaux se sont plu à fortifier.

Bernard Debarbieux, *La région lémanique comme territoire, la frontière au centre.*



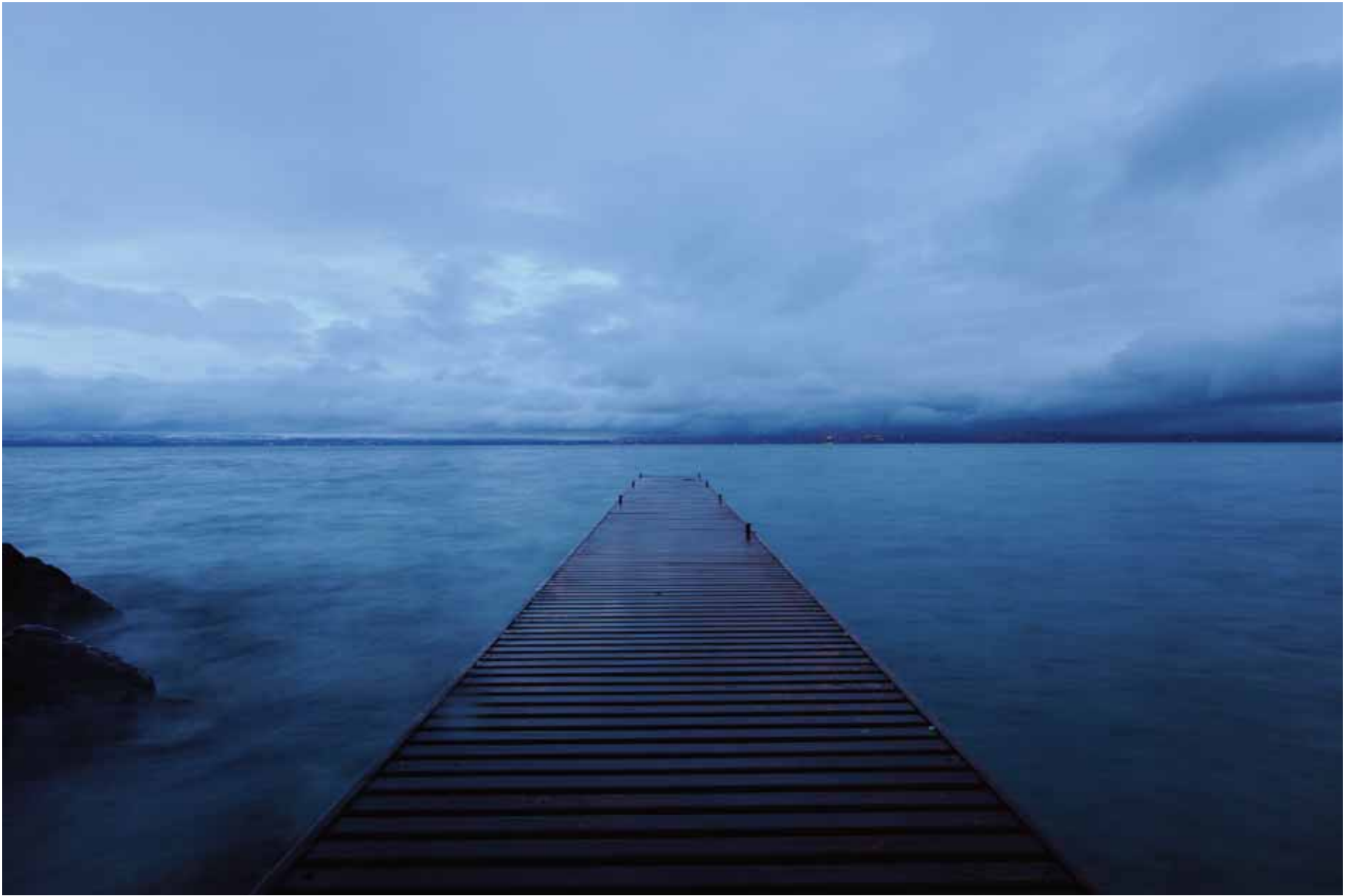












– La bleue, pour dire aux Frouzes que les Boches s’engagent sur la route de Novel...

Le coffre à bout de souffle et la bouche ouverte, un vieil homme ému monologue.

– la lumière blanche, ils passent le pont. Rouge, ils entrent dans Novel. C’est ça. La bleue, la blanche et la rouge.

Le Nid d’Aigle était le repaire de sa brigade, la dixième de montagne. Il était le bleu, le naïf. Il avait dix-neuf ans et portait fièrement l’uniforme de l’armée suisse. Un demi-siècle a passé. Les conifères ont pris quelques mètres, certains sont assurément secs, découpés, calcinés, mais le lac a préservé ses ridules tranquilles. Notre homme, la tignasse lactée, le visage basané, porte son costume propre du dimanche. Une petite silhouette voûtée dans l’immensité. Pour peu qu’on l’ait ainsi surpris à parler seul, sûr qu’on lui aurait prêté main forte, car de ses doigts gourds et de toutes les forces qu’il lui reste, il ne parvient pas à dégripper la cordelette.

– Mais nom de dieu de nom de dieu, un coup sec, ça veut déjà venir ou bien, allez, encore un effort... Là! Ça y est!

Le vieil homme tire sur la cordelette, avec sa main gauche,

avec sa main droite, puis à nouveau avec sa main gauche, et ainsi de suite, comme en 43. Le drapeau suisse est maintenant en berne. L’étendard descend encore, lentement, par petites saccades. Désormais, plus personne dans la vallée de Novel ne distingue le petit point rouge de la Frétaz. Le drapeau est à terre. Le vieil homme défait les deux sangles qui le retiennent à la cordelette. Il le prend dans ses mains. Il regarde autour de lui, le plie en deux, en quatre, en huit, puis le réduit dans sa besace. Mission accomplie. Promesse tenue.

*

Une bonne chose de faite, me dis-je.

J’étais alors sous les drapeaux, répondais aux ordres du colonel-brigadier Schwarz et portais l’insigne de la dixième compagnie. J’avais dix-neuf ans et les gaspillais des mois durant le long de la frontière. Les gaspillais... à vrai dire, pas vraiment, car je fis à cette époque la rencontre de celle à qui j’avais fait la promesse. C’était il y a septante ans. Enfin, soixante-dix, pardon ma Cécile.

L'état major avait affecté la jeune recrue que j'étais à l'intendance du Nid d'Aigle, ce que la troupe appelait communément le *Grütli de l'arc lémanique*, une étroite langue d'herbe découpée au sommet du mamelon de la Frétaz. Ainsi perché à mille mètres d'altitude, je distinguais, comme je distingue aujourd'hui, Saint-Gingolph, le Moléson, la plaine du Rhône, le château de Chillon, la halle du marché de Montreux, la grande Place de Vevey, les vignobles du Lavaux, Lausanne et le lac. Une vue imprenable sur la Dent d'Oche, un joli coup d'œil sur Novel, le village natal de Cécile, la route française qui y conduit, et puis la route suisse, de l'autre côté de la Morge, ce petit ruisseau qui sert de frontière.

Pourquoi être revenu? Comment dire. Ce fichu Nid d'Aigle est peut-être un lieu charnière de ma géographie, de mon histoire et de ma sensibilité. Vous l'expliquer prendrait des plombs. Plus encore s'il fallait me souvenir de tout.

Né dans la partie suisse de Saint-Gingolph, j'avais pour compagnons de jeu des petits Frouzes (comme disait mon père). À dix-sept ans, je vis les Italiens s'emparer de plusieurs lieux stratégiques. Quand ce fut mon tour de surveiller la frontière, je dus interrompre les études de Lettres que j'entamais à Lausanne, ma ville d'adoption, et me retrouvai à Saint-Gingolph, face aux Boches (un autre mot que j'emprunte à mon père). Toute l'Europe avait rendez-vous au pied du Nid d'Aigle. Mon supérieur, un Bernois pure souche, me donnait du fil à retordre, cependant j'assumais avec entrain la tâche d'informer les résistants français de la progression des Allemands avec des lumières bleue, blanche et rouge.

S'il n'y avait pas eu tant de morts, je pourrais en rire aujourd'hui. C'est que je suis valaisan, issu d'un canton aux deux langues officielles, le français... et l'allemand. Pour parfaire le tableau, je suis tombé raide dingue de Cécile, la plus délicieuse des Frouzes de Novel.

À quelques pas du Nid d'Aigle, une plaquette jaune en forme de flèche annonce justement Novel à cinquante minutes de marche. À dix-neuf ans, je n'en mettais guère plus de trente quand il était question de rejoindre clandestinement ma douce. C'était rétrospectivement une période heureuse, malgré le 23 juillet 1944.

La veille de ce 23 juillet, obéissant aux ordres des maquisards de Thonon, le père de Cécile se préparait à attaquer l'un des postes allemands. Puisque ces derniers étaient supposés prendre leur repas à l'Hôtel de France, l'effet de surprise était garanti. Seulement voilà, à H-1, un jeune résistant rejoignant le lac par l'ancienne route de Novel tomba sur une patrouille de deux soldats allemands, perdit son sang-froid et tira. L'alarme fut aussitôt donnée. Coups de feu et explosions. Bilan, deux civils et une dizaine d'Allemands tués. Tous s'attendaient à de sérieuses représailles. Craintes justifiées, car l'ordre avait été donné de raser Saint-Gingolph. Pris de panique, les Français de la région tentèrent de se soustraire à la vengeance et passèrent la frontière suisse. Des trains furent réquisitionnés pour évacuer la population sur Vevey.

Le lendemain matin, les membres de la *Schutz-Staffel* ne trouvèrent à Saint-Gingolph que six personnes – un jeune couple de commerçants, un handicapé de soixante-dix ans, un employé d'hôtel, un fonctionnaire et l'abbé de la paroisse – qu'ils fusillèrent aussitôt, avant d'embraser le village au lance-flammes. Ce ne fut qu'après de longues heures de négociation que des pompiers suisses furent autorisés à pomper l'eau du lac pour tenter d'éteindre l'incendie. En vain.

Verboten quitter le poste, avait ordonné mon supérieur. D'épaisses fumées noires se répandaient sur le lac. J'étais sans nouvelles d'elle. Ce furent des heures que je n'oublierai pas.

Comme je n'oublierai pas celles de la Libération. La revoir à nouveau. Quelle fête. Finis les petits soldats. Et pour toujours. À nous l'avenir. Les douaniers titubaient. Ils jouaient à qui embrasserait le plus de passantes. La foule lançait des fleurs aux soldats. Les enfants grimpaient sur les chars et saluaient, fiers comme leur père. À la fin des festivités, j'avais demandé la main de Cécile. Son père avait répondu : *puisque tu es des nôtres maintenant*.

Le semestre universitaire reprit à Lausanne. Cécile et moi avions trouvé un toit à Evian. Je faisais les voyages. Le quotidien était doux, l'avenir multiple et nos vies complémentaires. Ses phrases bien rondes et mes silences mal foutus. Elle gouailleuse, moi taiseux. Elle fofolle et fleur bleue, moi, les yeux en face des trous et la tête sur les épaules. J'adoptais peu à peu son *carpe diem* et lui donnais en retour

quelques rudiments de constance. D'une extrémité à l'autre du Léman, oui, *cueillir le jour*, et le retenir. Je crois qu'un pays peut s'enseigner et s'apprendre. L'attachement à un sol, non. C'est là ou ce n'est pas là. Avec Cécile, c'était là. Nous étions trop épris l'un de l'autre pour y prendre garde, mais elle devint meilleure Suissesse que les Suissesses et je devins meilleur Français que les Français. D'une rive à l'autre du lac, *cueillir le jour* et le retenir.

*

J'ai flanqué ce satané tissu rouge et blanc dans ma besace. *Un jour, tu verras, nous n'en aurons plus besoin*, avait-elle prédit. *Il faudra absolument remplacer ces vieilles bannières par quelque chose de plus gai. Tiens, du bleu, qu'en dis-tu?* Une oriflamme de la couleur de tes yeux, Cécile. J'accroche un carré de tissu azur aux deux sangles de la cordelette et le hisse au sommet du mât. Il claque dans le vent. Émouvante nuisance sonore qui se marie agréablement avec le tintement des cloches. D'où viennent ces sonnaillles? De France? De Suisse? Peut-être du ciel. Ni l'écho, ni le vent ne le dira. Le pavillon bleu souligne les reflets du lac.

Il y a au pied du mât un demi-tonneau rempli d'eau de pluie. Il remplace un vieil abreuvoir hors d'usage. L'eau stagnante a piégé quelques insectes qui se débattent entre les extrémités du contenant.

Grand temps de rejoindre Novel. Le chemin zigzague parmi une forêt touffue. Une clairière laisse toutefois se profiler les deux versants de la vallée, deux pans de velours aux couleurs automnales, comme des jambes offertes, l'une française, l'autre suisse. Et le triangle bleu du Léman.

Tenace est la tentation d'enjamber l'eau claire de la Morge, mais le pont jadis bâti pour relier les deux rives est entravé par une lourde chaîne parée de quelques morceaux de plastique blanc et rouge pour éviter qu'on trébuche sur l'obstacle. Aimable prévenance. Je me demande qui possède la clef du cadenas qui retient la chaîne. *Service fiscal, passage interdit aux personnes détenant des biens excédant les tolérances aux taxis, cars, camions et autres utilitaires: un litre d'alcool à 15 degrés, 40 cigarettes, 10 cigares et 50 grammes de tabac par tête de*

pipe. L'eau claire de la Morge qui ricoche joyeusement sur la rive helvétique a pris sa source dans les neiges de la Dent d'Oche, en France. Elle se jettera ensuite dans le Léman français, le Léman suisse, le Rhône suisse, le Rhône français, avant de se diluer dans la mer.

En tentant ma chance en amont, je rencontre un paysan qui me dit, avec l'accent valaisan, qu'il est allé enlever ses clôtures, de l'autre côté, en France. Il m'apprend qu'il n'existe pas d'autres ponts. Que pour se rendre à Novel, il faut rejoindre le lac et passer la douane. Que ce n'est pas l'Europe ici.

Au bord de la route, des balançoires, du gazon, des broderies aux fenêtres, des toits en tavillons, un parasol Henniez et des drapeaux suisses devant chaque chalet, même devant ceux qui sont à vendre. Ce qui, assez naturellement, fait hurler de rire les habitants de l'autre versant, ceux qui empruntent la route française, ceux qui préfèrent ne plus colorer leur quotidien de bleu, de blanc et de rouge. Au bord de la route, une famille portugaise ramasse des châtaignes. Leurs trois enfants ont chacun un même petit sac bleu. Ce détail est sans importance.

On vote aujourd'hui. Élection communale à Saint-Gingolph. La liste radicale présente quatre candidats ventrus ralliés au slogan *Volonté de réussir ensemble*. Les démocrates chrétiens misent sur le *Bien vivre ensemble*. La liste de l'Union démocratique du centre, quant à elle, se propose de faire des économies et régler *ces campagnes publiques qui coûtent très cher*. On y voit un soleil qui sourit au-dessus des drapeaux suisse et valaisan. Cela ne perturbe aucunement quatre pêcheurs à la ligne qui bavardent debout dans une petite barque. Le bus postal *Monthey* revient de France. *Douane-Zoll, interdit de dépasser*. Cherchant du tabac pour bourrer ma pipe, je m'enfile dans le kiosque qui jouxte la frontière. Crousilles rouges à croix blanche pour faire de bonnes économies, Saint-Bernard attendant la neige sous une bulle de verre, Toblerones géants comparables aux défenses antichars des années 30, aimants en forme de montre CFF, mascottes de l'Euro 2008, chaussettes noires et blanches fribourgeoises, sacs en forme de marmotte, Victorinox six lames et coucous de toutes tailles, pour toutes les bourses.

De l'autre côté de la douane, fixée aux portes coulissantes d'un kiosque *La Française des Jeux*, une annonce attire mon attention. Une entreprise du bâtiment recrute en France

pour des emplois en Suisse. Salaires très motivants. Recherche des électriciens, des dessinateurs, des plombiers, des chauffagistes, des installateurs sanitaires, des couvreurs, des zingueurs, des peintres, des plâtriers, des poseurs de sol, des menuisiers, des charpentiers. Assure l’obtention du permis de travail. Je lui préfère *L’Almanach savoyard 2009*, un petit ouvrage, dont je raffolais quand j’habitais Évian. Il rend à mon avis mieux que quiconque l’esprit du lieu:

Le 4 août, la commune de Sévrier reçoit le congrès annuel de l’Union mondiale des associations de Savoyards expatriés [...] Le 7 août, une secousse de magnitude 2,1 est enregistrée à Vallorcine [...] Le 7 octobre, alors qu’il avait électrifié ses clôtures, embauché un berger et formé trois chiens protecteurs, un éleveur du Plateau des Glières, confronté à une trentaine d’attaques de lynx, décide de vendre son troupeau et son alpage [...] Le 31 octobre, trente passagers clandestins de nationalité indienne sont retrouvés à proximité du tunnel du Mont-Blanc, debout dans l’arrière d’une petite camionnette dans un espace d’à peine six mètres carrés [...] Le 15 février, Quentin Mosimann, vingt ans, enfant de Bogève, remporte la septième Star Academy [...] Le 18 mars, le président de la République rend hommage aux Résistants de la seconde Guerre mondiale, puis va déjeuner Chez Suzanne au Petit-Bornand [...] Le 23 juin, le préfet lève l’interdiction de pêcher les ombles-chevaliers dans le lac Léman...

Au bord de la route de Novel, près de l’école Zénoni, un monument se souvient du 23 juillet 1944. *Arrête, citoyen, tu leur dois ta liberté et celle de tes enfants*. Plus loin, *une reconnaissance à nos amis de l’armée suisse dont l’énergique intervention sauva Saint-Gingolph d’une destruction totale*. Ce ne sont que lettres gravées sur la pierre, mais leur empreinte est si fraîche que je préfère ne pas succomber à l’insignifiance d’un pèlerinage nostalgique, ne pas me rendre au village de Novel et laisser le lac prendre soin de moi.

Je marche comme un seul homme et médite d’un pas lent. Le trafic est dense. Le Mont-Pèlerin bien découpé. Je flâne. Les batraciens copulent. Tous les lacs sont des mares. Ils ne servent strictement à rien. L’essentiel est périphérique. Les lacs sont des calmants qui submergent l’angoisse avant de refluer vers les hommes. Pourquoi être sensible à une beauté qui ne me concerne pas, qui ne me doit rien et à laquelle je ne dois rien? Je préfère flâner.

Côté français du Léman, nous avons pris quarante ans de retard en matière d’infrastructures de transport, ose le maire d’Évian. À quoi un conseiller d’État vaudois répond qu’il serait temps de réhabiliter le chemin de fer du Tonkin, reliant Saint-Gingolph à Évian.

Un pied devant l’autre et recommencer. Les falaises tombent à pic dans le lac. Il n’y a pas d’âge pour être transporté par la splendeur d’une région. Au contraire. Surtout quand c’est la sienne. Les pontons regardent droit devant. Des passerelles avortées, des propriétés privées, passage et stationnement interdits, des accès fermés au public, circulation interdite, ayants droit exceptés, des chemins privés, défense d’entrer, des ports privés, chemin sans issue, des ponts privés, attention, chien méchant. Mais le paysage à plein poumon.

À Locum, le bus de 13 heures a pitié du pauvre vieillard chancelant que je suis.

Meillerie. Une lumière surréaliste. Et pas un photographe. Lugrin, Petite Rive...

*

Quand le ciel reprit ma Cécile, en 66, j’eus la conviction que plus rien ne me retenait ici. Du jour au lendemain, comme porté par l’instinct, je plaquai tout pour la bourlingue.

Ne m’en demandez pas le récit. Ce fut un sordide mélange de liberté mal assumée et d’exil forcé. Combien de frontières, je ne saurai vous le dire. Des frontières en forme de montagnes, en forme de désert, des frontières fermées, des frontières mythiques, des frontières naturelles, des frontières symboliques, des frontières linguistiques, des frontières conventionnelles, autant de fuites en avant, autant d’espoir, mais

toujours de l’autre côté, l’*amer savoir*, ce mélange indigeste de dèches inimaginables et de beautés inouïes.

À force, j’oublierai l’étroitesse du bassin qui m’a vu naître, pensais-je.

Après des années d’errance, je crus découvrir mon eldorado, à l’autre bout du monde, sous l’hémisphère sud, en Argentine, dans le village de mon ancêtre, je vous dois des explications.

Au milieu du dix-neuvième siècle, peu avant le rattachement de la Savoie à la France, des milliers de Savoyards et de Valaisans fuirent leur infortune pour gagner l’Argentine. Un contrat de colonisation leur attribuait quelques dizaines d’hectares de terre et plusieurs têtes de bétail. Parmi eux (mon père me l’avait dit) mon arrière-grand-père. En 1866, ce dernier négocia avec une agence d’émigration bâloise une traversée de l’Atlantique pour se rendre, comme beaucoup d’autres Valaisans, dans la jeune colonie de San José, en Argentine. Mon père ne gardait de lui qu’une seule lettre. Elle décrivait les conditions de voyage à bord du bateau à voiles *Le Prestige*:

À peine monté à bord, je répétais, comme pour me persuader, que l’eau, ça me connaît. Mais bien forcé d’admettre que l’océan n’a rien à voir avec notre lac. À peine avions-nous jeté l’ancre que les vagues nous rendirent tous malades. Le petit François, le troisième fils des Blanchard, succomba à une mauvaise fièvre. Pas moyen d’obtenir un seau d’eau douce pour lui faire un bain. La viande qu’on nous servait était pourrie. Les pommes de terre de même. Le gros lard et la viande cuits dans de l’eau salée étaient du ciment qu’on ne pouvait manger qu’à force de faim. Tout ce qu’il y avait de bon, c’étaient les galettes, une espèce de pain dur et deux verres de vin par jour...

L’expérience de San José fut déconcertante. Plus personne ne savait quoi que ce soit ni de la France, ni de la Suisse. Et aucune trace de mon arrière-grand-père. Pourtant, je retrouvai sur cette terre inconnue, après une vingtaine d’années d’exil, un lieu qui me parlait. Par-delà les moqueries et malgré mon

espagnol approximatif, la conversation prenait naturellement. C’était comme si je retrouvais de vieilles connaissances. Même rythme et mêmes intonations dans la voix, mêmes rêves, mêmes croyances, même franchise, même humour surtout. Je vécus presque trente ans à San José.

Il fallut l’imminence de la dernière frontière, celle de la vie, pour me décider à rentrer.

*

... Évian.

Si le restaurant *Le Paris* est définitivement fermé (on y construit trente-deux logements résidentiels et trois commerces), la messe est immuablement donnée à 18h30 le samedi. Évian, ses quais, son charme Belle Époque, son Royal, son Ermitage. *À vendre appartement de prestige dans bâtiment classé*. Ce n’est pas encore la Suisse, mais déjà plus tout à fait la France. Un F3 se loue 900 euros. Les commerces sont hors de prix. Les rues marchandes désertes. Et l’eau d’Évian ne guérit plus de la gravelle.

En ces matins d’octobre, l’absence de baigneurs rendait à la navigation industrielle les bateliers tous enrôlés, en été, dans le service des sources ou du port mouvementé d’Evian-les-Bains. Des voiliers chargés de graviers, larges barques bien ouvertes, dessinaient sur l’horizon, divisé par la ligne des montagnes, d’un bleu accentué, la forme d’un ange parcourant les flots. Les balcons et les terrasses des villas empiétant sur l’espace semblaient aider l’homme à conquérir un peu plus de cet azur qui le tente, et paraît le guider vers le bonheur.

Anna de Noailles

1961, le maire d’Évian est assassiné. La ville s’apprête à accueillir les négociations qui feront de l’Algérie un pays indépendant.

2003, la ville d’Évian accueille les chefs d’Etat du G8.

2009, le port d'embarquement...

*

À vingt ans et des poussières, dans le bateau de 5h42 (il y a, même pour un vieillard, des chiffres qui ne s'oublient pas), j'étais le seul Suisse. Ainsi, tous les matins, j'embarquais à Évian pour aller étudier chez moi, en face, à Lausanne. À bord, Mireille, la demoiselle du bar à café, nous connaissait chacun par nos prénoms et s'inquiétait des absents. L'été, j'aimais voir le jour se lever depuis la plateforme arrière. Le ciel qui bleuit, les crêtes qui se découpent lentement, les étoiles qui s'enfouissent dans la brume, les vibrations du moteur, les claquements de l'étendard qui s'agite en poupe. Antoine appelait toutes les montagnes par leur nom. Il se réservait invariablement une place côté fenêtre, si possible dans le sens de la marche (il n'avait pas le pied lacustre). Le lundi, il nous tenait en haleine durant toute la traversée, nous détaillant les randonnées de son week-end. Albert, lui, était branché météo. Il estimait les vaguelettes, les lames, l'écume, les déferlantes. Il scrutait le ciel. Bleu, la bise. Gros nuages sur Genève, le vent. Cumulus noirs sur le Jura, le joran. Daniel, c'était le sportif. Le nez plongé dans les colonnes du *Dauphiné*, il n'en sortait que pour partager avec enthousiasme les scores imprévus. Tous ensemble, nous ne manquions jamais de nous moquer des gratte-papiers qui gagnaient au pas de charge le premier étage, la première classe, celle des fauteuils en cuir et des accoudoirs en chêne. Dans cet univers d'hommes, les filles n'étaient pas légion, mais sûr qu'on les choyait. Combien de fous rires de si bon matin? Combien d'engueulades aussi? Combien de débats enflammés? Cette petite communauté éphémère était le troisième poumon de Lausanne (elle l'est encore aujourd'hui). Trois klaxons, Commune libre et indépendante d'Ouchy, la douane pourtant, ses vitres coulissantes et deux gardes-frontières qui contrôlaient, déjà à l'époque, au faciès.

*

2009, le port d'embarquement a échangé ses machines à vapeur contre des bateaux à moteur diesel électrique. Accoste

celui de 14h45. Le *Léman* fixe les amarres. Un retraité porte une polaire de l'entreprise Evian. L'affiche publicitaire d'une compagnie d'assurance promet une *Suisse sans frais*. Le contrôleur est un fils de pêcheur frustré. Armé d'une admirable patience, il écoute une vieille dame se plaindre. Son père lui dirait: *tu perds ton temps, fiston*.

Comme c'est souvent le cas à bord, la discussion s'amorce quand démarrent les moteurs. À mes côtés, pour animer ce huis clos lacustre, un petit sec bien fagoté au visage mangé par une barbe éparses et un solide gaillard bedonnant, le genre de type à qui on ne la fait pas, ce que l'on appelle communément *un bon Vaudois*, il en a du moins l'accent, les gestes et son discours en a l'épaisseur :

– C'est qu'il faut vous mettre à notre place, Monsieur. On est inquiet. Ce n'est plus de la main-d'œuvre qualifiée que l'on vient chercher chez vous, mais du tout-venant qui cravache pour des clopinettes. Alors bien sûr que nous, les Suisses, forcés d'aller faire les guignols avec nos fusils, trois semaines par année dans le fin fond de l'Oberland bernois, n'entrons plus en compétition. Nos conventions? On peut s'asseoir dessus. Avec mille euros, en Suisse, on est un cas social, alors qu'avec la même paye, en France, on est un travailleur. Là est toute la différence. J'ai vu hier dans la rue, placardée contre un mur, une affiche, *Lausanne, tant de chômeurs, tant de frontaliers*, je ne me souviens plus des chiffres exacts. Si les chômeurs suisses veulent occuper les postes que les frontaliers occupent? Il faudrait se le demander, mais sûr que ce brassage tire nos salaires vers le bas. C'est simple, plus on s'éloigne de la frontière, plus les salaires grimpent. Celui qui dit le contraire est un menteur. Vous savez, je vais vous dire, sur les parkings des entreprises de ma région, il n'y a pratiquement que des plaques jaunes. Sur la route que j'emprunte quotidiennement pour me rendre au boulot, la moitié des autos sont immatriculées en France. Ce qui fait qu'un trajet que j'effectuais en un quart d'heure de route me prend aujourd'hui une bonne heure. Oui, la même distance, à la même heure. Et sans mentir, chaque fois qu'il y a infraction au code de la route, à coup sûr, les yeux fermés, bingo, c'est un frontalier! Souvent un frontalier dans un véhicule mal entretenu qui fait un boucan du tonnerre et

pollue plus qu'il n'en faut. Laissez-moi finir, voulez-vous. J'ai déjà eu l'occasion de bosser en usine avec eux. Je les ai vus attendre 16 heures pile, en file indienne, derrière la pointeuse. Et cela chaque soir. C'est comme ça, ils ont des mentalités de mercenaires. Ils viennent uniquement pour la paye, n'ont aucun atome crochu avec l'entreprise et ne participent pas à la vie locale. Ces gens-là ne respectent tout simplement pas les règles du jeu et se comportent de manière injuste envers les Suisses. Ce n'est pas rare que je les entende parler de nous comme des gens lents, ennuyeux et pas malinges pour un sou...

Le vauderon se lève. Malgré ces propos houleux, la brise fait le plaisir des vacanciers. Il n'y a sur le lac que des mouettes, des bateaux de plaisance et des frontaliers devenus poètes par la force des choses. Oh oui, j'aurais préféré un coup de joran, glacé, brusque, versatile, imprévisible.

Mon voisin de gauche, le petit sec bien fagoté, peut enfin en placer une :

– En règle générale, les Suisses sont plutôt accueillants. Bien sûr, on est parfois chambré, mais c'est sans méchanceté. Le foot, la politique, rien de bien méchant. Pourtant, oui, on rencontre quelquefois des esprits étroits qui ne peuvent pas nous blairer. Laissez-moi parler. Rappelez-vous, Monsieur, que votre culture horlogère a été importée par des réfugiés huguenots, des Français? Des Français, dont vous descendez peut-être. C'est ainsi, nous sommes tous l'étranger de quelqu'un. On dit que 40'000 Suisses résident sur la rive française du lac. Un chiffre, paraît-il, en hausse. Beaucoup de vos compatriotes se font construire des villas dans mon village d'origine, en Haute-Savoie. Je ne m'en plains pas, malgré la hausse de l'immobilier que ce marché génère. Hé oui, l'autre côté, l'autre côté... L'arc lémanique représente le tiers de la population suisse. Et les deux tiers des Vaudois vivent sur le littoral. Ne pensez-vous pas qu'un choc frontal soit indispensable? Il faut arrêter de raisonner comme vous le faites, chacun d'un côté d'une ligne qui n'existe pas. Cette ligne est un obstacle. Ce pourrait être un catalyseur. Nous sommes tous deux des transfrontaliers. Ce lac est international. Il réunit une même région. Et oui, si vous y tenez, pourquoi pas, Genève en serait la capitale...

Un lac est un individu géographique en lui-même et par lui-même. Il a sa vie propre et indépendante de toute action humaine; ses relations avec les cités des hommes transitoires et passagères en comparaison de la durée bien supérieure du lac sont d'importance accessoire. On doit dire le Léman.

François-Alphonse Forel

À bord du *Léman*, à ce stade de la traversée, il y a sous la coque une colonne d'eau haute d'environ 300 mètres. Une diatomée est mangée par un rotateur qui est mangé par un copépode qui est mangé par un cladocère qui est mangé par une féro qui est mangée par un brochet qui est consommé par un Suisse ou un Français. Presque à tous les niveaux, des petits êtres binationaux se mêlent et se démêlent indifféremment. Devisent-ils en arpitan?

Avant la guerre, on buvait l'eau du lac sans floculation préalable, sans filtration de précaution, sans chloration ni ozonisation. Les dépliants touristiques étaient formels, le Léman était le plus pur des lacs d'Europe. Le rejet de phosphore est interdit en Suisse depuis 1986 et en France depuis 2007.

Sur le court terme, la politique règne sur la géographie, l'écologie, l'histoire, la culture et tout ce qui fait de l'homme un être humain. Le lac Léman est français à quarante et un pourcents, c'est comme ça.

Un Suisse n'assimilera jamais l'histoire des ducs de Savoie. Un Français ne saura jamais sur quoi portent les prochaines votations cantonales. Autant forcer un Lausannois à s'enthousiasmer pour l'empereur Napoléon. Autant forcer un Savoyard à goûter au martyre du soldat Winkelried. Ceux qui sont fiers d'être français, ceux qui ont honte d'être suisses, c'est comme ça.

La France et la Suisse, en paix depuis 1515, se touchent sur 571 kilomètres.

Les PMU français, comme les pintes vaudoises, lisent les avis mortuaires avant les informations internationales.

Lac de Genève, lake of Geneva, lago di Ginevra, Genfersee. *Les limites de mon langage signifient les limites de mon propre monde.* Ludwig Wittgenstein, 1961.

Regio genevensis, région franco-valdo-genevoise. *La bêtise ne franchit jamais les frontières. Là où elle met le pied se trouve son territoire.* Jaroslaw Iwaszkiewicz, 1936.

Et Romulus tuant son frère pour avoir osé franchir le sillon sacré.

Le front, la frontière, et non le port, la portière. Les frontières sont des ouvrages militaires. Le Léman se prête peu à la bataille navale.

Frontière naturelle est un oxymore, une figure de style un peu pompeuse, une ligne imaginaire où suspendre ses rêveries, un horizon pour indemniser ceux qui en sont privés.

Le Léman est un croissant pas facile à dessiner (le maître autorise les écoliers à le décalquer sur une vitre de la classe). Ou plutôt une virgule, une pause de peu de durée qui sépare des éléments sans les isoler.

Un lac est un régulateur de température. Il atténue les fluctuations et renvoie au statu quo. Le Léman est aussi la panse principale d’un large œsophage, le Rhône. Ses sucs assimilent divers contenus et les libèrent selon des normes conformes.

L’Europe qui l’entoure n’est pourtant pas figée dans ses frontières. Une dizaine de nouveaux états sont nés depuis que j’ai quitté la Suisse.

Un douzième des eaux du Léman se renouvelle chaque année. Imaginez qu’il ensoit ainsi des mentalités.

À tribord, un drapeau européen planté sur le toit de l’hôtel Beau Rivage.

Lausanne, la petite tête d’un grand corps agricole, *une belle paysanne qui fait ses humanités*, comme disait le poète, le poumon d’un canton qui s’essouffle, d’une contrée incapable de se régénérer seule, sans flux migratoire.

Le Lausannois oublie la signification de ses quais. L’ouverture au monde. Le Lausannois vit reclus, plus au nord, en terre gothique, sur les pavés de ses vieilles ruelles, tournant le dos au lac, aveugle à ses promesses.

Mes dernières miettes de pain sont pour les cygnes, cette espèce non indigène importée de l’étranger au XVII^{ème} siècle. Ces oiseaux de grâce et de pureté sont de bons présages que je me dois d’alimenter.

Retour aux sources. Aux souches, devrais-je dire, puisque j’ai élu domicile à quelques pas de ma ville adoptive, dans un beau petit patelin vigneron du Lavaux. De ma terrasse, je distingue la Dent d’Oche, la Frétaz, Saint-Gingolph et Évian. La lumière est stupéfiante.

Me voilà chez moi. Chez moi et pourtant aussi étranger qu’un demandeur d’asile, qu’un saisonnier, qu’un fonctionnaire international ou qu’un frontalier.

On joue si bien la comédie à Lausanne, il y a si bonne compagnie que j’ai fait enfin l’acquisition d’une belle maison au bout de la ville [...] Je verrai de mon lit le beau lac Léman. Cent jardins sont au-dessus de mon jardin. Le grand miroir du lac les baigne. Je vois toute la Savoie au-delà de cette petite mer et, par delà, les Alpes qui s’élèvent en amphithéâtre et sur lesquels les rayons du soleil forment mille accidents. Dans cette douce retraite, je ne regrette pas Postdam.

Voltaire

Pour placer mes personnages dans un séjour qui me convint, je passai successivement en revue les plus beaux lieux que j’eusse vus durant mes voyages. Je songeai aux îles Borromées mais j’y trouvai trop d’ornement et trop d’art pour mes personnages. Il me fallait cependant un lac et je finis par choisir celui autour duquel mon cœur n’a jamais cessé d’errer. Le contraste des positions, la richesse et la variété des sites, la magnificence, la majesté de l’ensemble, qui ravit les sens, émeut le cœur, élève l’âme, achevèrent de me déterminer.

Jean-Jacques Rousseau

Possédé par mes doubles, citoyen limitrophe, borderline invétéré, invariablement sur la brèche, je n’ai cessé de vivre le cul entre deux chaises, une valise à la main. Comment dénicher une terre convenable? Au seuil de la mort (mieux vaut tard que jamais), je saisis la nécessité d’adopter de plus modestes perspectives pour rétablir l’équilibre. Puisque des forces opposées s’annulent, puisque la friction n’est pas cause d’usure, ma vie oscillera entre Lausanne et Evian, six mois par endroit, entre la terre de mes aïeuls et celle de Cécile, aux deux extrémités du temps, à la lisière des sentiments, de part et d’autre du Léman, ce miroir déformant qui fait de l’autre un semblable, une moitié d’année par rivage jusqu’à l’âge du trépas. Si je ne parle pas beaucoup, je suis encore suffisamment vif d’esprit (du moins autant que ceux d’en face) pour comprendre qu’il existe entre les deux rives des passerelles, des équivalences, des résonances, et que si ceux d’en face n’étaient pas là, en face justement, nous nous retrouverions bien seuls, face au néant. Je suis fatigué de devoir choisir entre les deux rives d’une même joie. Qu’importe la couleur de mes documents, je suis d’origine lémanique, j’ai mal à mes frontières autant qu’à mes hanches, mais relève la tête et mon verre (l’ivresse rend les espaces poreux) à ce moderne et modeste pays en forme de virgule (pause de peu de durée qui sépare des éléments sans les isoler).

Le jour se lève, je pousse les volets, ouvre une fenêtre, contemple le lac et me souviens de ce que Charles-Ferdinand Ramuz confiait jadis à ceux d’en face:

Vous savez que je suis savoyard, car ma nourrice était savoyarde. De ma fenêtre, toute la journée, je ne vois que vos montagnes... La Dent d’Oche, quelle belle montagne! Comment ne serais-je pas de ce pays. D’ailleurs, qu’est-ce qu’une frontière au milieu d’un lac? L’eau bouge, c’est ridicule.

Blaise Hofmann

PHOTOGRAPHES ET AUTEURS

LES PHOTOGRAPHES

Michel Delaunay est un photographe français qui n’a cessé de voyager. Il vit actuellement à Paris. Pendant plus de trois ans, il a sillonné l’Ouest africain, rassemblant des photographies qu’il a regroupées dans un *Carnet d’errances*. Ce travail a été salué par une exposition placée sous le patronage de l’UNESCO. Il a suivi une formation à l’EMI-CFD en photojournalisme. Il est porteur d’un projet intitulé *D’un bord l’autre* sur la construction de l’identité européenne. A la fin de l’année 2005, suite aux émeutes qui enflamment de nombreuses villes de France, il travaille un an sur la frontière «psycho-géographique» entre Paris et sa banlieue. En 2007, il poursuit son travail sur l’identité européenne et visite les nouveaux pays membres, la Bulgarie et la Roumanie. Il étend ce récent voyage à l’Arménie, la Turquie et la Géorgie. *///* Dans le cadre du travail qui est présenté ici, il a choisi de suivre des frontaliers sur leur lieu de travail dans des entreprises situées entre le Pays de Gex et Genève. Il a également été interpellé par l’étrange esthétique des centres commerciaux.

C’est un monde surpris dans la transpiration de la tâche et dans la rugosité du quotidien qui interpelle Delaunay. La subtilité du traitement des couleurs fait de ces images des tableaux qui rappellent, un peu, les peintures flamandes.

Laurence Bonvin vit à Genève et à Berlin. Elle est détentrice d’un diplôme de l’école Nationale de Photographie d’Arles. Depuis 2002, elle enseigne la photographie à L’école d’Art de Lausanne (ECAL), elle est lauréate du prix de la Fondation Vordemberge-Gildewart (2000) et du Swiss Art Awards (2002 et 2006). Elle a participé à de nombreuses expositions collectives et s’est vu consacrer plusieurs expositions individuelles. Elle a notamment présenté en 2008 un travail intitulé *On the Edges of Paradise* au Centre de la photographie à Genève. Ce même travail a été présenté à Platform Garanti Contemporary Art d’ Istambul. En 2003, elle présente un ensemble d’images de nuit *As a One-Eyed Little Owl* à la salle Crosnier à Genève. *///* Pour le projet *Flux*, Laurence Bonvin a suivi les usagers du tram 12 aux abords de la douane de Moillesulaz. Elle présente des inconnus

de dos ou de trois-quarts, des hommes et des femmes qui vaquent à leurs occupations entre la limite du canton et le cœur de la ville. Chaque image est un suspens entre l’anonymat, la solitude, la destination inconnue et cette situation banale que nous connaissons tous pour l’avoir expérimentée: l’usage du transport public urbain. Des cadrages rapprochés extrêmement précis caractérisent l’esthétique de ce travail, et rappellent, dans un cousinage évident, la grande tradition du détail. Le sujet de ce témoignage pourrait s’intituler *Identités*.

Pierre Vallet vit à Annecy. Il est boursier lauréat de la Fondation Nationale de photographie en 1981. Il reçoit le prix de la *Villa Médicis Hors les Murs* en 1990. De 1989 à 1992 il est maître de stage au Centre d’Enseignement Photographique Professionnel d’Yverdon et à l’Ecole Cantonale d’Arts de Lausanne. En 1990, il reçoit une commande du Musée de l’Elysée (Lausanne) dans le cadre du 700e anniversaire de la Confédération. Depuis, il a collaboré avec les plus prestigieuses institutions du monde de la photographie en Europe et en Asie. Il a notamment exposé à la Leica Gallery de Tokyo, au Musée Réattu d’Arles, à la Fondation Nationale de la Photographie à Lyon. Il est l’auteur de *En Vieille Europe*, texte de Nicolas Bouvier, *Kairouan*, texte de Sapho, *Le Mans, instants*, texte de Jacky Ickx. **///** Pierre Vallet livre une suite de paysages et de photographies traitant de la route et de l’autoroute. Dans la pure tradition paysagère, il souligne combien les voies de communication transforment le rapport à l’espace – pas toujours avec le même bonheur – et comment elles épousent ou bouleversent la nature qu’elles traversent. Il a choisi de travailler dans des lumières entre chien et loup ou encore la nuit, donnant à son travail l’attrait des couleurs sombres et des contrastes brillants.

Julie Langenegger vit à Martigny. Elle est diplômée de l’Ecole de photographie de Vevey. De 2003 à 2004, elle travaille comme assistante à l’Unité d’art visuel de l’Ecole Cantonale d’Art de Lausanne. Depuis 2005, elle poursuit une carrière de photo-

graphe indépendante. Elle a collaboré à plusieurs reprises avec le Manoir de Martigny ainsi qu’avec la Médiathèque de la même ville. Ses images ont été retenues à maintes reprises dans des publications telles que le Catalogue Art-Ray, 7th Sky ou encore Profil Femme. Elle est une talentueuse représentante de la relève artistique suisse, lauréate du Prix cantonal valaisan d’encouragement à la création 2008. **///** Julie Langenegger a pris pour motif la route et ses bas-côtés dans un tourbillonnement de passages et de lumières. Elle donne à voir le trafic, le flux, le mouvement en rouge, en orange ou en blanc scintillant. Fréquemment, l’image pourrait servir de décor à une scène de film. Elle balade son objectif à l’aube, au crépuscule ou au plus sombre de la nuit sur les cols et les routes qui marquent la frontière du canton du Valais. Elle cadre un bazar, une douane, un train ou un restaurant qui deviennent autant de personnages fantomatiques. Ce sont des photographies subtiles, habilement construites, parfaitement cadrées qui illustrent à la perfection le passage.

Loan Nguyen vit à Lausanne, elle a étudié la photographie à l’Ecole d’arts appliqués de Vevey (CEPV, 1997–2000). Dès 1998, elle a participé à de nombreuses expositions collectives et personnelles, ainsi qu’à plusieurs foires internationales. Elle est également membre de Piece of Cake, collectif européen pour l’image contemporaine. Elle est représentée par la Galerie Esther Woerdehoff à Paris. Elle a publié deux ouvrages, *Mobile* en 2005 et *De retour* en 2007. **///** Loan Nguyen a suivi le passage de frontaliers entre Evian et Lausanne. Tous les jours, matin et soir, Amélie, Marie, Florence, Gwenole, Franck, Isaac et bien d’autres prennent le bateau pour traverser le Léman dans son axe le plus large. D’une rive à l’autre, ils ont le temps de rêver, de dormir, d’observer le paysage ou de travailler. Pendant une demi-heure, ils flottent sur les eaux du lac Léman, moitié suisse et moitié français. Tous les jours ils passent les postes de douane dans les ports de Lausanne et d’Evian. Les portraits de Loan Nguyen baignent dans les lumières du lac et donnent à voir le vrai visage des frontaliers, ces hommes et ces femmes qui nous ressemblent et que l’on croise dans la rue sans même s’en apercevoir.

LES AUTEURS

Blaise Hofmann vit à Morges, il est licencié es Lettres de l’Université de Lausanne. En 2004, il publie à compte d’auteur Billet aller simple. Le manuscrit fut distingué préalablement par le prix Georges Nicole. Ce texte est repris en collection poche par les éditions de l’Aire. En 2008, il publie Estive qui sera sacré Prix Nicolas Bouvier du festival Etonnants voyageurs de St. Malo. Pendant le printemps et l’été 2008, il a animé un blog sur le site du quotidien 24Heures. Plusieurs ouvrages sont annoncés. Il est un des talents les plus prometteurs de la littérature romande. **///** Les citations de Blaise Hofmann sont tirées de la nouvelle intitulée Man’s land, voyage fictif à travers la mémoire d’un ancien garde-frontière et publiée dans ce même ouvrage.

Bernard Debarbieux vit de part et d’autre du Salève, un pied dans un hameau de quinze maisons et trente habitants, l’autre sur les quais de l’Arve, entre la Carouge sarde et la Genève calviniste. Il est professeur ordinaire et directeur du département de géographie de l’Université de Genève. Il a notamment co-signé, en 2002, l’ouvrage Ces territorialités qui se dessinent, éditions de L’Aube, et en 2003, Les figures du projet de territoire toujours chez le même éditeur. En 2008, il participe à l’ouvrage intitulé Identités et territorialités dans l’agglomération franco-valdo-genevoise: la place de la frontière publiée aux Cahiers de Géographie de l’Université de Genève. **///** Bernard Debarbieux livre une réflexion sur l’usage du territoire dans une région frontalière et le sens de la frontière dans les nouveaux usages territoriaux qui se dessinent.

Joëlle Kuntz vit à Carouge, elle est journaliste. Editorialiste au *Temps*, à Genève, elle a mené sa carrière professionnelle entre ses deux pays, la France (*Le Quotidien de Paris*, *Le Matin de Paris*) et la Suisse. Elle a publié *Les Fusils et les urnes : le Portugal d’aujourd’hui*, édité chez Denoël, et *L’Agrandissement : divertimento*, édité chez B. Campiche. **///** Les citations utilisées ci-après proviennent de son ouvrage

Adieu à Terminus consacré aux questions de frontières. Elle parle de son expérience des frontières, celles qu’elle a traversées ou auxquelles elle s’est confrontée avec les mots. Elle invite le lecteur à considérer la frontière comme une limite, la marque d’une volonté ou d’une réalité que la nature de l’homme tente toujours de franchir. Surtout, elle affirme que ces coutures ne valent pas de nouveaux conflits.

Denis de Rougemont a vécu une partie de sa vie à Ferney Voltaire. Philosophe, essayiste, conférencier de génie, il a consacré sa vie à défendre une politique des Régions et la construction par la culture de l’Union européenne. Il a côtoyé tous les chefs d’Etats importants de son époque. Il a été défini par Saint John Perse comme «Le Prince de la communauté culturelle européenne». Ses *Ecrits sur l’Europe* restent incontournables. Commencés à l’issue de la seconde guerre mondiale en 1948, ils l’occuperont jusqu’en 1986, alors que l’idée d’Europe était admise et que les prémices de l’Europe contemporaine se dessinaient. Il fut le fondateur du *Centre Européen de la Culture* basé à Genève et l’initiateur des *Rencontres Internationales*.**///** En dehors de ses *Ecrits sur l’Europe*, Denis De Rougemont est reconnu mondialement pour ses ouvrages dont on doit retenir: *Penser avec les mains*, *Journal d’un intellectuel en chômage*, *Journal d’Allemagne*, *L’Amour et l’Occident*, *Les Personnes du drame*, *La Part du Diable*, *Les Mythes de l’Amour*, *l’Avenir est notre affaire*.

Pierre Starobinski

TABLE

LES FRONTIÈRES SONT OUVERTES	///	Pascal Broulis	5
LA RÉGION LÉMANIQUE COMME TERRITOIRE, LA FRONTIÈRE AU CENTRE	///	Bernard Debarbieux	7
ART ET DOCUMENT	///	Daniel Girardin	13
GENÈSE ET ITINÉRANCE D'UNE EXPOSITION	///	Pierre Starobinski	15
JULIE LANGENEGGER	///	Joëlle Kuntz	19
LAURENCE BONVIN	///	Denis de Rougemont	37
MICHEL DELAUNAY	///	Joëlle Kuntz	51
LOAN N'GUYEN	///	Blaise Hofmann	67
PIERRE VALLET	///	Bernard Debarbieux	81
MAN'S LAND	///	Blaise Hofmann	97
PHOTOGRAPHES ET AUTEURS			107

Ce livre est co-financé par le Fonds européen de développement régional



Achevé d'imprimer en mars 2009
sur les presses de l'Entreprise d'arts graphiques Jean Genoud SA,
au Mont-sur-Lausanne
Dépôt légal:XXXX
ISBN : 978-2-88474-162-0



/// Placé sous l'égide du Conseil du Léman – organisme franco-suisse de collaboration transfrontalière du Bassin lémanique –, ce livre rassemble les travaux de cinq photographes et les textes et citations de quatre auteurs. Cet ensemble donne à percevoir la région lémanique de façon originale et vivante. On y trouvera les choix esthétiques de plusieurs artistes, qui ont fixé leurs objectifs sur la région frontalière, sur les flux et reflux qui la traversent, et qui mettent ainsi en évidence les composantes fortes de ces rapports de voisinage. Nous découvrons les paysages qui nous unissent, les voies de communication qui nous relient, les identités mélangées qui nous constituent, les espaces de vie et de travail qui forment, pour certains, un quotidien. On sent, au travers de ces pages, combien la libre circulation et le libre échange nous façonnent et nous enrichissent. On devine aussi qu'une région constituée de deux Etats n'est pas donnée, mais qu'elle est le fruit d'une volonté claire et d'une construction active.



ISBN 978-2-88474-162-0

